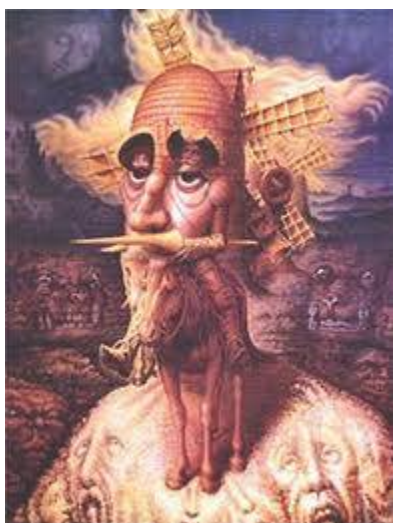


Richard Abibon

Don Quichotte, c'est moi



Lors de la préparation du colloque « Œdipe¹, le salon rencontre Don Quichotte à Alcalá », notre amie Délia Kohen a laissé échapper deux assertions contradictoires sur la question du désir de l'analyste : comme psychanalyste, en tant que femme j'y suis, et en tant que femme, je n'y suis pas. Ça me semble une excellente conception du sujet, qui ne se construit que de se situer aux limites, comme le paradoxe de Russell situe la limite des mathématiques dans leurs fondements, comme les transfinis de Cantor tentent de les prolonger dans leur extension.

De la même façon notre ami Bernard Balavoine nous expliquait que l'acte analytique se situe dans un suspend du désir *de* l'analyste pour permettre le déploiement du désir *d'*analyste. Dans le premier, le désir de l'analyste, le sujet y serait, tandis que dans le second le désir d'analyste c'est-à-dire désir que l'analyse se fasse, il n'y serait pas. Ceci représente ce que j'ai compris de ce qu'il a dit et non la vérité de ce qu'il a dit, que je lui laisse, bien sûr.

Or, ce que nous indiquait Bernard Balavoine, dans les exemples qu'il a cités, c'est que le suspend de son désir avait entraîné le suspend prématuré de telle analyse. Le désir étant toujours en appui instable sur le désir de l'autre, je comprends en effet que le suspend de l'un suspende la mise en jeu du désir de l'autre.

Je prétends que dans le désir dit « désir d'analyste », le désir du sujet y est aussi. On ne peut suspendre le désir, quel qu'il soit : si on croit le suspendre, alors, c'est qu'on le refoule et il subsiste dans l'inconscient. Ce désir-là s'apparente à un désir surmoïque commandé par l'éthique de la psychanalyse. Comme Freud l'avait bien repéré, tout désir surmoïque puise ses ressources dans le *ça*. Le conflit de ces deux désirs n'est qu'une autre représentation de la scène sur laquelle montent les deux propositions contradictoires : j'y suis et je n'y suis pas.

¹ Œdipe le Salon rencontre Don Quichotte à Alcalá (Espagne, ville natale de Cervantès). 24, 25 septembre 2010. Grand merci à Delia Kohen et à Serge Sabinus de l'avoir organisé, et merci spécialement à Serge Sabinus d'avoir poussé à la réflexion du côté du désir de l'analyste.

Réalité et fantasme, moulins et géants, complexe d'Œdipe et complexe de castration, saint Georges et saint Michel



Au décours d'une discussion qui par contre, n'avait rien à voir avec ce colloque en préparation, un collègue me disait récemment : *je n'y peux rien, si tu prends pour des géants les moulins à vent que j'aperçois clairement, ils sont là dans ma clinique, il n'y a qu'à observer. Les choses sont comme ça, je n'y peux rien.*

Or, ce qu'on observe, ce n'est pas ça ; lorsque les choses sont dites comme ça, il ne faut pas oublier qu'il reste qu'elles sont dites. Elles ne sont donc pas comme ça, comme elles seraient sensées *être*, mais comme elles sont *dites*. Dire qu'elles sont comme elles sont, c'est ce que Bachelard appelait l'illusion de la transparence du réel. Dans toute « observation » du réel, on a toujours une théorie implicite. C'est bien pour ça qu'en psychanalyse, on est passé de l'observation à l'écoute, car il ne s'agit pas de donner un discours sur le monde extérieur, mais d'entendre ce qu'un sujet dit de son monde intérieur, qui, certes, entre nécessairement en dialectique avec ce qu'il peut dire du monde extérieur. Il ne s'agit pas d'objectivité mais de subjectivité.

Il faut donc distinguer :

- une vérité d'adéquation aux choses, dite objectivité, fondement de la science.
- une vérité d'adéquation aux mots, dite vérité d'énonciation, fondement de la psychanalyse, c'est-à-dire de la psychanalyse.

Mais c'est bien plus complexe encore.

Si Don quichotte dit qu'il a vu des géants, c'est faux du point de vue des choses car Sancho, qui a quelque bon sens de ce côté-là, lui confirme que ce sont des moulins à vent. Mais il est vrai que Don quichotte, lui, dit que ce sont des géants. L'appréciation de vérité porte alors sur le discours et non sur les choses. Pour le dire autrement, l'appréciation de vérité porte sur le sujet et non sur les objets dont il parle. C'est là qu'intervient la notion de point de vue sur le monde extérieur. Des points de vue, il peut y en avoir autant que de sujets. Bon an, mal an, nous arrivons cependant à nous mettre d'accord sur un point de vue commun que nous appelons réalité. Comment y parvenons-nous ? En nous parlant. Et encore y

parvenons-nous pour certaines choses, certainement pas pour toutes. En témoignent les multiples conflits entre les humains, y incluant nos nombreuses discussions entre collègues, dont la phrase rapportée ci-dessus.

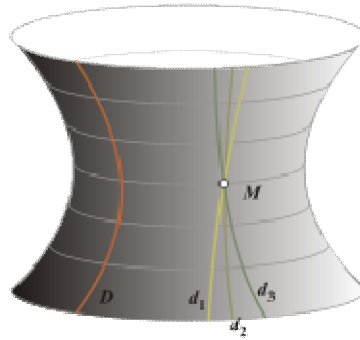
Aussi la compagnie a-t-elle beau jeu de se gausser de Don Quichotte pour lequel la moindre auberge est un château, un plat à barbe, le casque d'un héros, et une théorie de moulins à vent, une armée de géants. Lorsqu'un désaccord nous secoue, chacun est ainsi le Don Quichotte de l'autre, assuré que nous sommes de notre point de vue sur la « réalité » et tenant pour plus ou moins fou le point de vue de l'autre. Ça va encore mieux si quelques uns soutiennent notre point de vue, tandis que quelques autres soutiennent le point de vue contraire.

Je peux donc soutenir la vérité de mon dire de :

- Ma propre parole. Je m'autorise ainsi de moi-même. *Vérité d'énonciation* ; ce que je dis est peut-être faux du point de vue de l'objet, mais *il est vrai que je le dis* et que cela me constitue comme sujet.
- La parole de mes analysants, mais c'est moi qui la rapporte. On peut parfaitement me dire que je n'ai entendu que ce que je voulais bien entendre, à l'aune de ce que j'avais cru entendre de moi-même. *Vérité d'énonciation rapportée*. Le sujet qui parle reste moi-même, et ce qu'ils sont censé avoir dit reste l'objet de *mon* discours.
- De l'autorité d'un tiers qui a dit la même chose que moi : Freud ; et je peux aussi bien y ajouter Lacan et tous les autres auteurs psychanalystes qui ont fait couler des fleuves d'encre sur le sujet depuis Freud. Mais c'est comme se référer à la torah et aux livres de chevalerie. *Vérité du savoir faisant autorité*.
- D'ailleurs qu'est-ce qu'un chevalier ? c'est un homme à cheval. C'est-à-dire quelqu'un qui a quelque chose entre les jambes. Se référer ici, sociologiquement cette fois au nombre considérable de petites filles inscrites dans des cours d'équitation en comparaison du nombre incomparablement plus réduit de garçons. *Vérité statistique* à laquelle on trouvera aussi toujours à objecter.
- D'un point de vue scientifique, c'est-à-dire d'une observation objective, je ne peux dire qu'une chose : les femmes n'ont, certes, pas de pénis, mais elles ont un appareil génital parfaitement constitué auquel il ne manque absolument rien. Les trois critères de vérité ci-dessus sont en contradiction avec cet argument au point que, même dans sa formulation, lorsque je fais référence à une absence de pénis, je fais implicitement référence aux arguties du petit enfant qui continue de comparer ce qui, pour une observation objective, est incomparable. C'est ce qui fait qu'il est quasiment impossible de parler de pénis : la comparaison est toujours là, en filigrane et en termes de castration, ce qui fait que nous n'avons finalement affaire qu'avec le phallus, qui ne doit son statut à aucune essence, aucune objectivité, mais au *rapport* entre féminin et masculin établi par l'enfant que nous avons tous été. L'objectivité est subvertie par le point de vue subjectif, qui fournit une explication à l'inexplicable. Explication fautive, mais porteuse d'un sentiment de vérité si vif qu'il subsiste toute la vie. *Vérité du sentiment*.

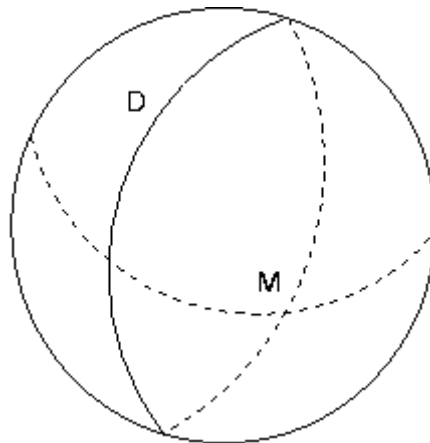
Enfin il y a ce sur quoi on s'accorde dans un discours, lorsque l'une des vérités ci-dessus ou plusieurs, viennent à être reconnues pour communes par deux interlocuteurs, par les

membres d'une communauté quelconque, voire par le monde entier. Ce peut parfaitement être quelque chose qui sera reconnu faux ultérieurement comme la centralité de la terre dans l'univers, la création de l'homme par Dieu, ou l'axiome d'Euclide disant qu'une seule parallèle passe par un point extérieur à une droite. Sur une base différente de ce qu'on observe en réalité, on peut construire un monde différent : Lobatchevski, Klein et Poincaré ont créé des modèles de géométrie dans lesquelles on peut tracer une infinité de parallèles à une droite donnée et passant par un même point, comme dans la géométrie hyperbolique :



Dans cette espace, les droites sont des hyperboles. Il existe donc une infinité de droites qui, comme d_1 , d_2 et d_3 , passent par le point M et sont parallèles à la droite D .

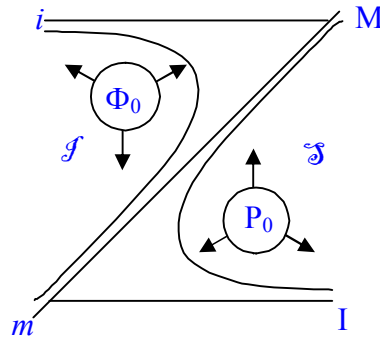
Dans la géométrie elliptique de Riemann, c'est le contraire. Ici les droites sont des grands cercles c'est-à-dire les cercles qui ont le même centre que la sphère.



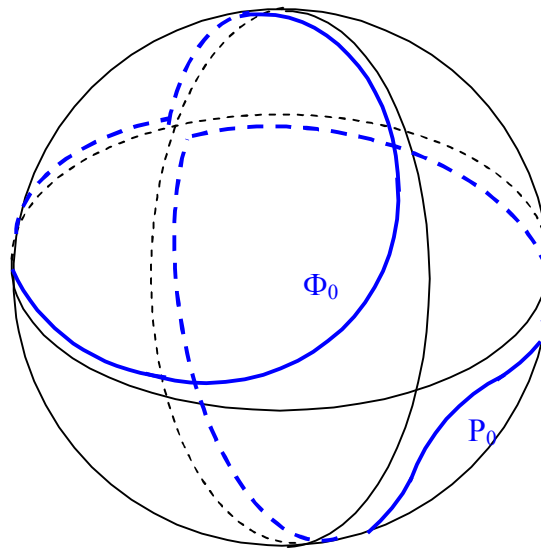
Il n'existe aucune droite passant par le point M et parallèle à la droite D . Elles vont toutes rencontrer la droite D . Il n'y a donc pas de parallèles.

Et puisque je parle d'espace hyperbolique, il peut être utile de rappeler l'usage que Lacan fit de l'hyperbole en son schéma I : un modèle de « la structure du sujet au terme du processus psychotique² »

² *Ecrits* p 571



... pour se rendre compte que, si on écrit cette hyperbole sur une sphère, l'infini de ses branches se recoupe, délimitant deux espaces, certes clivés, mais finis.



Voilà qui mettrait un coup d'arrêt à la folie des grandeurs qui caractérise cette course à l'infini des asymptotes. Oui, mais cela suppose la construction d'un espace sphérique différent de l'espace plan dans lequel nous avons l'habitude de nous inscrire. Je laisse pour l'instant de côté ce que pourrait signifier un tel espace au plan de la pratique psychanalytique avec la psychose. Il me suffit de constater que les mêmes règles ne valent pas pour tous les espaces.

Tout cela est venu de l'interrogation de Russell, qui n'admettait pas que les mathématiques reposent sur des axiomes. En effet, ces géométries différentes montrent qu'en prenant pour base un axiome différent, on construit un univers différent ayant sa cohérence propre. Cet univers est-il faux pour autant ? Est-il fou pour autant ?

Un axiome, c'est ce qu'on ne peut pas prouver. La vérité, c'est ce qui est prouvable, disait Russell. Or, qui va prouver que cet axiome (la phrase précédente) est une vérité ?

Tout cela possède une...

...Base structurale.



La psychanalyse, via la bouche des enfants, ces enfants que nous sommes restés dans l'inconscient, nous apprend quelque chose de ce nœud qui place la subjectivité en interdépendance avec l'objectivité. Une première dite « observation » va faire loi : ce qu'« on » observe, c'est en effet un géant, le phallus, à la place de ce moulin à vent qu'est le sexe féminin. Or, comme l'image du corps se place à l'aune de toute chose, on peut en concevoir quelque doute sur la conception que nous avons de ce que nous appelons réalité. Paradoxalement, c'est la non-observation, c'est-à-dire l'observation sur le corps d'un rien (un dit-rien au lieu du sexe féminin) qui entraîne l'observation d'un quelque chose (le phallus). L'image du corps se construit donc sur ce concept *faux* du manque d'une pièce essentielle, manque possible chez le garçon, manque accompli chez la fille. Mais *il est vrai* qu'il en est ainsi pour l'enfant, garçon ou fille, et donc pour l'inconscient qui est l'infantile en nous. C'est vrai, car c'est ce que j'ai pu dire en analysant mes rêves, *premier argument* (subjectivité), et c'est vrai de ce que j'entends de mes analysants et analysantes, *deuxième argument* (d'une certaine objectivité, tout à fait discutable)

Ces deux arguments sont très fragiles, vous en conviendrez. Combien de personnes pourraient me rétorquer : mais, je n'ai jamais vu ça dans mes rêves ! J'en ai rencontré beaucoup, en effet, y compris des personnes ayant fait une analyse. Du coup, le second argument révèle aussi sa fragilité : si mes analysants disent ça, il est vrai qu'ils ne le disent *pas tous*. Moi, je pense que c'est parce qu'il y a ceux qui y sont arrivés et ceux qui n'y sont pas arrivés. Est-ce parce que je le pense que j'ai raison ?

Je pourrais alors me référer à ce qu'on appelle *l'argument d'autorité* : Freud dans ce domaine, fait autorité, et il a écrit ce que je dis avoir trouvé dans mes rêves et dans pas mal des analyses que je conduis. Mais là, est-ce que je ne fais pas autre chose que me référer aux livres, comme Don quichotte lui-même qui ne voit sa vie qu'à travers cette référence aux romans de chevalerie, dont on peut penser que s'il en a fait sa passion, c'est qu'ils correspondaient à ses rêves ?

Mais ce n'est pas tout. Cette « observation » de la dite castration se fait dans un contexte affectif bien particulier. J'aime maman, qui s'occupe tant de moi, mais pas autant que je ne le souhaiterais puisqu'elle s'occupe aussi de papa et de mes frères et sœurs. Elle n'est, hélas, pas toute pour moi. Il manque une pièce au puzzle corporel et il manque une pièce au puzzle social. La petite fille pourrait en dire autant de son propre corps et de son papa, pas tout pour elle. Ces grandes amours dites aussi « complexe d'Édipe » entraînent de grandes frustrations et donc l'envie fortement réprimée de tuer le parent et la fratrie rivale. Car on aime aussi le parent rival, et parfois aussi les membres de la fratrie. Cette contradiction

affective – j’aime et je hais en même temps - ajoutée au peu de crédit social accordé à la haine se traduit le plus souvent par le refoulement de la pulsion meurtrière. Ça ne l’empêche pas de continuer son cheminement souterrain dans l’inconscient, jusqu’à ressurgir en certaines occasions sous la forme de rêves, actes manqués, et symptômes.

Ainsi le délire de Don Quichotte peut-il être perçu : sa propension à se mesurer aux géants sonne comme un besoin de revanche à l’égard d’un parent, voire des deux. Lorsque nous étions petits, les parents nous apparaissaient en effet comme des géants, non seulement par leur taille mais par l’autorité que nous pensions indue et excessive qu’ils exerçaient sur notre territoire. C’est ainsi que les géants apparaissent dans l’histoire de Don Quichotte : des tyrans.

En ce sens Don Quichotte apparaît comme un avatar plus moderne des Saints Michel et Georges, tous deux connus comme habiles pourfendeurs de dragons, comme dans cette miniature d’auteur inconnu :



On remarquera ici une condensation des complexes d’Œdipe et de castration. En tuant le parent rival que représente la figure terrible du dragon, le chevalier prend soin d’enfourner son arme dans la gueule ouverte de la bête, évidente mise en scène du vagin denté. Ceci lui permet donc une métaphore de l’acte sexuel avec la mère, tout en se donnant une représentation de la castration qui signerait la sanction de son forfait par le père. Ici la castration a l’avantage d’être représentée dans un cas de figure qui en rend caduc les effets, l’arme phallique triomphant toujours de la féminine angoisse.

Remplacez dragon et femme par géant et moulin à vent, et vous avez le passage des mythiques romans de chevalerie au moderne récit de Don Quichotte, qui se retrouve la plupart du temps rossé par ses adversaires. Le fantasme ne fait pas toujours loi.

Voici, à titre d’exemple d’autres représentations de Saint Georges, par Paolo Ucello, vers 1439-40 :



Et vers 1450-55 :



Et par Carapaccio :



Vous remarquerez la constante dans la rhétorique de l'image : c'est toujours la gueule du dragon qui est visée et une jeune femme est toujours là, qu'il s'agit de délivrer. En fait, le dragon représente à la fois le rival à l'égard de cette femme-mère et le phallus qu'elle n'a pas, matérialisé par la forme serpentine de la bête avec sa gueule ouverte condensant en une même figure la présence et l'absence de cet organe problématique aussi bien pour les filles que pour les garçons. Pour tous, seule la castration, c'est-à-dire un acte d'une violence inouïe, permet d'expliquer la différence sexuelle, autrement impensable. En cette violence se reflète la haine contre le parent rival se retournant sur le corps propre en une punition mutilatrice, particulièrement bien mise en scène chez Carpaccio, avec son décor de corps morcelés.

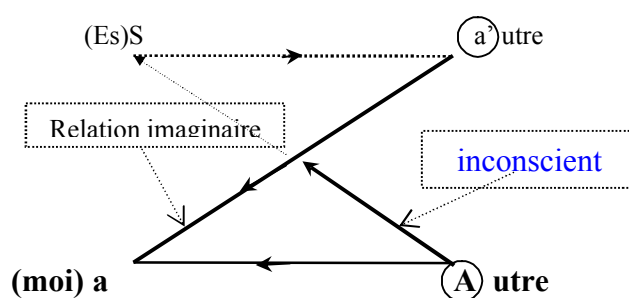
Chez Uccello, le dragon se place devant le ventre de la femme, attestant de sa symbolisation phallique tandis que chez Carpaccio, le cheval est venu remplacer une trop directe allusion. Et pourtant la queue du cheval semble sortir de dessous sa robe... il ne faut pas oublier que le cheval est un animal que le chevalier place entre ses jambes, autre métaphore, domestiquée cette fois, du phallus.

Dans l'histoire, les représentations de ces Saints Georges et Michel sont innombrables, déclinant chacune à leur façon ce fantasme fondamental que Don Quichotte dénonce de la façon la plus comique.

En allant un peu plus avant, on trouve dans ces représentations une tentative de représenter la représentation comme telle, c'est-à-dire l'acte de représenter qui suppose le meurtre de la Chose, si souvent mis en scène par l'action destructrice des enfants et conceptualisée par Freud sous le nom de pulsion de mort, par Lacan sous le nom de symbolique.

Quand, lors d'un tournoi, le chevalier se précipite, lance bandée, vers un autre chevalier qui fait de même, il s'agit de démontrer à lui-même et au monde entier qu'il est le plus fort, c'est-à-dire que son phallus a su faire plier celui de l'autre. Don Quichotte ne cesse de chercher la bagarre, sous cette forme codifiée du défi traditionnel courtois ou sous toutes les formes possibles. Son incomparable Dulcinée est toujours l'enjeu et le témoin de ses exploits. Parfois un rival n'a pas voulu admettre qu'elle est la plus belle, mais toujours les vaincus sont requis d'aller se présenter à elle afin de lui raconter les exploits de son éternel soupirant. Bref, il s'agit de prouver à une femme, et spécialement à maman, qu'on est un petit garçon qui a su éviter la castration. Faire la preuve de la vérité de son être dans le monde en la soutenant du phallus, cet argument axiomatique de la preuve. L'incomparable et idéale beauté, aussi inexistante que le phallus féminin, est en effet l'ultime rempart contre la castration. En son nom, c'est en se précipitant contre son miroir que le chevalier s'assure d'une image phallique nécessaire à le soutenir dans sa geste.

C'est de l'avoir compris que Samson Carasco, sous le nom de Chevalier aux Miroirs, tente une première fois de pénétrer dans le monde de Don Quichotte afin de le persuader de rentrer chez lui. Il adopte les codes vestimentaires et les discours du chevalier, afin de parler *la même langue que lui*. Il sait ainsi que l'autre acceptera son défi et se soumettra à sa sanction : s'il perd la bataille, de retourner tranquillement chez lui, mettant en effet un terme à l'asymptotique fuite en avant. Est-ce cela, construire une espace sphérique qui permet une inscription fermée de l'hyperbole ? Se situer dans son espace afin de le courber... Ce miroir qu'offre le chevalier du même nom n'est pas seulement de surface réfléchissante : il est aussi de parole, car c'est une parole qu'il s'agit d'engager, sachant toute la valeur qu'un chevalier accorde à la parole donnée. Acceptant de se situer sur la ligne $a-a'$ du schéma L, le thérapeute Samson Carasco n'en oublie pas moins la ligne transverse $A-S$, non point tant dans son contenu de signifié que dans sa tenue, celle qui tient un sujet parce que ce sujet la tient.



Et là, il s'agit d'un nouage borroméen et non d'un enlacement. Je reviendrai plus loin sur cette distinction fondamentale.

Ainsi finit-il par obtenir victoire, lors de sa deuxième tentative, et sous le nom cette fois de chevalier à la Blanche Lune. A contrario des représentations traditionnelles des saints Georges et Michel, le Don Quichotte de Dali en exprime toute la détresse : il a perdu sa cuirasse, il est nu et tombé de cheval :



D'un bras phallique soutenu par une béquille, il désigne l'entrejambe du cheval, c'est-à-dire sa propre castration représentée en son corps par *l'impuissance* de ce bras à se tendre tout seul, tandis que, représenté par le cheval cabré, le rival fait valoir sa puissance phallique. L'image du corps morcelé, pâissante, en miroir par rapport ce cheval bandé, semble être la rançon de cette chute. Dali nous donne à voir ce que Don Quichotte ne cesse de cacher sous ses exploits de pacotille : une passion qui brûle son corps sans enflammer sa bite.

De tous temps les hommes ont abordé les femmes avec une lance (phallique) et avec une cuirasse, que celle-ci se nomme machisme ou romantisme...et de tous temps, les femmes y ont répondu par diverses tentatives castratrices. A moins que ce ne soit le contraire : de tous temps, les femmes ont représenté la castration pour les hommes qui, du coup, se cuirassent avant de s'avancer la lance pointée.

Don quichotte, c'est moi.



Je me suis fait virer de pas mal d'endroits, ou j'ai été obligé d'en partir, étant dans mis l'impossibilité de travailler : autant dire qu'on me prenait pour fou. Pour telle chef de service se référant à la SPP³, je ne respectais pas les $\frac{3}{4}$ d'heure de séance officiellement requis dans cette institution. Si ça avait été à l'IPA, ça aurait été 50 minutes au lieu de 45. Telle autre chef de service se référerait à son contrôleur pour dire que je ne devais pas laisser les enfants sortir de mon bureau, sans prendre la peine de m'interroger sur mes raisons d'agir ainsi. Si elle l'avait fait, j'aurais pu lui expliquer que des enfants dits-autistes qui sont resté au bord du langage, ne peuvent rien entendre d'une règle posée dans le langage. Comme Samson Carasco, il me fallait accepter d'aller dans ce monde du bord pour les y chercher, dans les

³ Société Psychanalytique de Paris, à laquelle émargeait cette chef de service. Cette société était la seule avant la scission provoquée par l'éviction de Lacan sur ce motif essentiel de non respect par ce dernier des sacro-saintes 45 minutes décidées institutionnellement de ce côté ci de la Manche, 50 minutes de l'autre côté. J'étais donc le Don Quichotte de la Manche, préférant me situer *dans* cette frontière plutôt que d'un côté ou de l'autre.

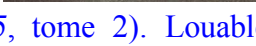
lieux où ils le cherchaient eux-mêmes : sur les bords, portes et fenêtres, bordures de trottoirs et autres trous qu'offrent l'environnement (WC, cuisine, etc.) et qu'on ne trouve guère dans un bureau. Mais alors, là, Don Quichotte, est-ce moi ou sont-ce ceux qui ont eu le pouvoir de m'éjecter au-delà des bords définis par des normes par ailleurs variables selon les humeurs et les références de tel ou tel chef de service ? Ici, l'institution SPP, là, le contrôleur de madame, ceci n'étant que deux exemples parmi une foule d'autres aussi divers que divertissants, mais en aucun cas la « réalité » que je rencontrais. C'est moi, dans le sens où je me référais à moi-même, je m'autorisais de moi-même et non de mon contrôleur ou de l'institution, et de ce qui m'apparaissait comme réalité dans un domaine où il y avait, certes, une certaine folie à le faire. D'un autre côté, c'est eux, dans la mesure où au lieu de se référer à la réalité, ils se référaient à leurs livres préférés et aux autorités qui les empêchaient de s'autoriser d'eux-mêmes. Mais c'est ce qu'ils appelaient alors «réalité». Je fais attention, parce qu'il est toujours facile de dire que le fou, c'est l'autre, et je tente ici d'interroger ce qu'il y avait de folie dans ma position d'alors.

Interroger ce qu'il y a de folie en nous, c'est ce que Freud requerrait pour être psychanalyste. Y'a pas plus fou qu'un rêve puisque, rêver, c'est prendre ses désirs pour des réalités. C'est ce que fait Don Quichotte. Il a besoin d'adversaires pour prouver sa valeur et faire comme dans ses livres de chevalerie ; s'il n'en trouve pas à sa mesure, alors il se les invente. Sont-ce vraiment des autres, ou seulement des représentants dans l'extérieur des chimères qu'il porte à l'intérieur ? Sa référence *princeps* reste les livres de chevalerie comme, à mon sens, les gens qui m'ont pris pour un Don Quichotte de la psychanalyse. Eux se référeraient en effet à la doxa dont les livres de psychanalyse sont remplis, faisant fi de la réalité à laquelle, de mon point de vue, je me référais.

Ceci pose la question cruciale de la référence, que la formule de Lacan pose dans toute son ambiguïté : *le psychanalyste s'autorise de lui-même, et de quelques autres*. Car, d'un point de vue logique, s'il s'autorise de lui-même, alors, c'est qu'il n'a pas besoin des autres ; il est même crucial qu'il puisse s'en dégager, de ces autres qui se font représenter par les doxas aussi diverses que variées se manifestant dans le champ social, réclamant qu'on y agrée pour être à son tour agréé. S'il s'autorise des quelques autres, alors il n'est plus lui-même car il a dû en rabattre pour complaire aux pré-requis de ces quelques autres. Et pourtant c'est bien avec ce paradoxe qu'il s'agit de composer, non seulement pour s'autoriser psychanalyste, mais pour entrer dans le champ du langage commun à tous les parlêtres. Le négativisme des enfants en témoigne : dès qu'ils savent un peu parler, « non » est une de leur parole favorite, car la parole de l'autre, c'est celle de l'autre, et y agréer par un oui, c'est se nier soi-même. Comme ils sont en pleine construction d'eux-mêmes, ce sont les autres qui en pâtissent. Ils disent non à une parole commune et de bon sens pour faire leur Don Quichotte et dire oui à un monde de jeux et de rêves, où ils luttent contre des géants et prennent des châteaux forts afin de construire l'enceinte où ils mettront à l'abri un moi chèrement conquis sur l'adversité.

Je dois dire que lors de multiples interventions publiques, lorsque j'en venais à citer cette formule, et que je posais un temps après le « lui-même » afin de faire entendre la virgule, il y avait toujours quelqu'un dans la salle pour compléter « et de quelques autres », tant la précipitation à la référence commune semble faire loi, bien plus fortement que la révolutionnaire et dangereuse première partie de la formule.

Il est vrai que, dans toutes les autres disciplines, l'autorisation se produit d'un examen ou d'un concours qui sanctionne quoi ? Un savoir. Et que, au psychanalyste, on réclame aussi un savoir puisque la démarche même de l'analysant repose sur cette supposition du savoir du psychanalyste. Or, ce savoir n'est que supposé par l'analysant. C'est la demande de l'analysant au psychanalyste, et il n'est pas dit que ce doive être la demande de ses pairs. La psychanalyse reste la seule discipline dans laquelle le praticien ne sait qu'une chose, c'est



Ainsi, se voulant le maître du monde et se voyant déjà empereur, Don Quichotte ne fait que se mettre en position de se faire mettre. Il devient la marionnette de personnages puissants qui se servent de sa folie à des fins de divertissement.

Ceci me rappelle une conversation récurrente avec mon petit-fils Joachim, dans le métro. Il me demande toujours d'où va venir le métro. Je lui réponds alors à gauche ou à

référence propre, même erronée, auprès d'un autre auquel il demandait ainsi la reconnaissance de son point de vue sur le monde : une référence autre pour faire valoir sa référence propre.

La référence au monde extérieur : qu'est-ce qu'un espace ?



Voici donc venir la notion de point de vue. Poincaré définit l'espace comme suit, en fonction des dimensions : un espace à n dimensions est un espace qui peut être coupé par un espace à $n-1$ dimensions. L'espace 3, le volume, est ainsi coupé par l'espace 2, la surface, qui est elle-même coupée par l'espace 1, la ligne, qui est elle-même coupée par l'espace 0, le point. Chaque espace n'est espace que par sa limite, l'espace $n-1$: on ne saisit un volume que lorsqu'il est encadré par des surfaces, une surface que si des lignes la parcourent, une ligne que si elle est bornée par des points. Ainsi chaque espace est un lieu dans lequel je peux me situer, mais en même temps, il est la coupure de l'espace de dimensions supérieures. Si je suis un point, je peux me situer dans une surface, c'est-à-dire dans un espace, mais cet espace est aussi une coupure pour le volume. Autrement dit, je peux toujours avoir deux points de vue au minimum : cette espace-ci peut être vue comme un espace ou comme une coupure (limite de l'espace). De fait, la conjonction *ou* doit être remplacée par la conjonction *et* : toute espace est *aussi* une coupure, tout espace de dimension n suppose l'existence de l'espace de dimension $n-1$. La bande de Möbius, à la fois coupure et surface, se propose alors comme modèle de ce double point de vue sur n'importe quel espace. Ceux-ci sont tous en interdépendances *via* la transmutation de chacun en coupure, c'est-à-dire en limite pour l'espace de dimensions supérieures. Chacun fait référence à l'espace voisin, le voisin de dessus et le voisin du dessous. Ce n'est pas que de la politesse, c'est la condition existentielle d'un espace.

Ainsi en est-il du ventre féminin, qui peut être lu à la fois comme une surface, ou comme une coupure, la castration : -1 . Dans ce deuxième cas, il manque en effet une dimension à l'espace volume qui fait du phallus une troisième dimension excédant de la surface. Il témoigne ainsi, par sa présence ici et son absence là, de la perte de dimension entre un point de vue sur la réalité, à trois dimensions, et un point de vue sur le point de vue, c'est-à-dire le corps plongé dans cet espace, mais coupé de cet espace par son contour, dit image du corps, surface à deux dimensions. Le point de vue délimite toujours un espace en termes de surface. Ce n'est que la conjonction de plusieurs points de vue, notamment par référence à ce que dit un autre de l'objet que nous considérons en commun, que nous parvenons à la reconstruction d'un point de vue global sur un monde en trois dimensions. C'est-à-dire que l'être parlant ne se réfère pas seulement à son propre corps mais aussi au corps de l'autre. Ce dernier, comme les adversaires de Don Quichotte, sera toujours une menace pour son être dans le monde en tant qu'il lui fait limite, qu'il peut le faire disparaître de la surface du monde comme dimension excédentaire, ou supprimer son phallus comme dimension excédent de la surface du moi. En revanche, cet autre est indispensable comme limite de mon espace ; sans lui je ne saurais m'orienter.

Freud en avait rendu compte en son vocabulaire, distinguant deux libidos : la libido du moi et la libido d'objet. Comme tout espace, l'espace corporel ne peut donc être autre chose que la conjonction des deux points de vue. L'espace extérieur dans lequel le corps est plongé

ne prend sens que par la comparaison avec un autre corps, qui donne la clef de la relation entre les espaces : -1. L'espace imaginaire parcouru par Don Quichotte sera donc une trace jalonnée de coupures (les combats) partant de son village et retournant à Dulcinée. Dans la réalité, ce sera en fait la découpe de surface fermée par le périple qui retourne à son village ; comme tout un chacun, qui va du trou de la naissance au trou de la tombe. Si ce n'est pas au même lieu, c'est toujours cependant le même trou, le néant qui entoure la surface de notre temps d'existence.

La référence à une femme : Dulcinée



On comprend dès lors que Don Quichotte puisse choisir de rester dans un espace imaginaire dans lequel il lui faut sans cesse faire preuve de l'existence de la troisième dimension et ceci par des coupures (-1) infligées à des adversaires imaginaires. La castration, elle n'est pas pour lui, mais pour les autres. Par-ceux-ci, il cherche sans cesse les limites de son espace : c'est le prix à payer pour le déni de ses limites « naturelles ». Dulcinée sera le garant de cet espace en tant qu'elle n'existe pas, comme la femme de Lacan : Don Quichotte se choisit un amour qu'il ne saurait rencontrer, bien que se devant le témoin de ses exploits. Dulcinée est très exactement sa limite : elle est l'ultime -1, sa non existence dans l'espace de la réalité portant métaphore de l'inexistence du phallus sur son corps et de la non-existence qui entoure l'existence, projection dans l'avenir de la fin de la quête, moment où le héros recoupera son propre chemin en retrouvant son départ. En ce sens, Dulcinée, aussi intouchable que la mère, est une métaphore de celle-ci. C'est donc à elle que Don Quichotte envoie ses adversaires défaits c'est-à-dire coupés, anticipation de sa propre venue. Elle doit être le garant de ce seul point de vue : celui du volume, son soupirant ayant ferrailé contre l'existence de la surface comme coupure. Ainsi les choses apparaissent-elles au héros selon son désir d'en découdre, c'est-à-dire selon son vœu de toute puissance dans la construction de l'espace : les choses les plus anodines, moulins à vent, troupeau de mouton, outres de vin, comme limites de son espace, deviennent des adversaires à couper. Ainsi garde-t-il la maîtrise la castration : ce n'est pas une femme qui la lui inflige, mais elle doit attester de ce qu'il l'a infligée à des hommes.

Ceci signifie bien cependant qu'il a quelque idée de la coupure, c'est-à-dire de la castration, mais que tout son effort va dans le sens de la dénier. Ainsi en vient-il à ce paradoxe de devoir sans cesse produire de la coupure en dehors de son espace corporel, afin de préserver ce dernier des évidentes limitations de la réalité, qui commence par l'admission du féminin : référence *princeps* qui fonctionne comme telle, bien qu'il n'en veuille pas.

Son engagement auprès d'elle se pose comme le garant d'un non-engagement. Ainsi se le prouve-t-il imaginativement. Il n'est pas en dialogue avec elle, mais avec une idée, un idéal qu'il a forgé lui-même sur l'enclume de son passé : en ce sens il ne fait pas référence à une autre, mais à lui-même dans ce qu'on peut appeler une autoréférence à ce qu'il considère comme *l'infinie* beauté.

L'enchantement de Dulcinée qui, par la grâce de l'enchanteur Sancho, s'est transformée en laideron puant, est un joli témoignage de ce que la sublime beauté n'est autre qu'un rempart contre la castration. Rappelons que cet enchantement est le résultat de la

tentative que fit Don Quichotte pour la rencontrer, au début de sa deuxième sortie. Chargé par Don Quichotte de la trouver dans son supposé village, Sancho, ne sachant qui elle est, lui indique la première paysanne venue. Ça, c'est une rencontre avec la castration ! La laideur tient à distance autant que l'infinie beauté. On comprend que le remède indiqué par le malicieux Duc ne puisse être que quelques milliers de coups de fouets assénés au responsable direct : Sancho. Ils sonnent comme autant de coups de phallus que ceux perdus par l'absence de rapport sexuel.

Freud distinguait deux libidos, l'une pour l'amour d'objet, l'autre pour l'amour du moi. En ce qui concerne Don Quichotte, l'amour d'objet s'avère ne pas s'incarner en un objet de la réalité, se ramenant donc plus ou moins à l'amour du moi. Quant à ce narcissisme, sa référence ne parvient à s'incarner en un objet-miroir qu'au moment de la rencontre avec le Chevalier aux Miroirs, première figure du chevalier à la Blanche Lune qui précipitera sa chute. Autrement dit, sa séparation d'avec l'accessoire indispensable du chevalier, son cheval. D'image en miroir, l'adversaire devient brutalement un adversaire réel. Auparavant, en ne rencontrant pas plus d'adversaire réel (ils les imagine) que de femme réelle, notre héros ne se confrontait jamais avec la castration : la référence *princeps* faisait défaut, ce pourquoi elle était recherchée avec une telle constance, souvent suivie de ce demi succès qu'était ... une rossée. L'ultime rossée porte parce qu'elle lui vient, finalement, à partir de lui-même, pour découvrir qu'il y a un autre. La liaison à l'autre passe d'une confrontation à l'image (un alter ego) au respect de la parole donnée à un autre. Pourquoi diable avait-il choisi ce nom de Rossinante pour son cheval ? Parce qu'il n'y avait pas eu de telle rosse avant (Rossi Ante), nous dit-il au moment de choisir son nom. Or, il est bien clair qu'un cheval, ça se met entre les jambes.

La castration, c'est comme le rhino : c'est rosse.



La référence aux livres



La référence, ça peut être la réalité, une femme, les livres. Et les livres de chevalerie, ça peut être un fantasme. La superpuissance du héros (que nous retrouvons aujourd'hui chez Superman, Batman, Spiderman, Ironman⁴, etc.) est une surcompensation de la castration : c'est quelqu'un qui n'en subit pas les limites, avec pour conséquence les fameux enchantements qui poursuivent Don Quichotte, et qui peuvent transformer toute chose pour expliquer les distorsions de perception entre fantasme et réalité. Mais l'essentiel reste que sa référence principale va aux livres de chevalerie, ou plus exactement à ce qu'il en a retenu, affecté de l'étiquette « vérité ». Ces derniers ont la platitude de toute représentation, qu'elle soit d'écriture ou d'image. Dans la représentation, tout est possible, sauf la réalité, et dans cette dernière, des foules de choses sont impossibles, à commencer par la phallicité d'une femme, ce pourquoi il vaut mieux se tenir aussi loin que possible de la femme réelle. Comme l'avait bien repéré Freud, perception et mémoire s'excluent mutuellement. La première suppose un flux continu, la seconde la permanence de l'inscription. La représentation, matériau de la mémoire, fait office de pivot autour duquel tournent les flux venus de la réalité. A partir de la mémoire, on reconnaît des choses perçues dans la réalité, ou l'on projette dans la réalité des choses perçues à partir de la mémoire. La différence entre ces deux espaces, comme toujours, sera de -1 : cette dimension troisième qui manque à toute inscription par rapport à la réalité.

D'une certaine façon, Don Quichotte a fait des livres sa propre mémoire. J'en sais quelque chose, ayant pu repérer à travers de multiples rêves personnels, à quel point les livres peuvent représenter la mémoire : récit d'un passé dans une écriture au code perdu et inscriptions chaotiques en quête de code. Or, le roman de Don Quichotte s'inaugure, peu après sa première sortie d'aventure, sur un de ces autodafés qu'on appelait plutôt à l'époque « brûler des vanités ». Le curé de son village ayant appris que les livres sont la source de sa folie, décide de faire une descente dans sa bibliothèque et de brûler tous les ouvrages qui ne traiteraient pas de la réalité. A considérer l'ensemble de l'ouvrage comme un fantasme de Cervantès, ces livres sont la mémoire de l'auteur aussi bien que celle de son personnage qui ne cesse de s'y référer, exactement comme nous nous référons à notre histoire : de la même façon, nous avons refoulés certains éléments de celle-ci qui nous paraissaient trop douloureux. Ainsi avons-nous brûlé tout ce que Freud appelait les théories sexuelles infantiles, c'est-à-dire les représentations imaginaires par lesquelles nous nous expliquions la différence des sexes (par la castration), la conception, la naissance, la nomination. Le curé du village ne fait rien d'autre qu'opérer une censure, et en ce sens il représente cette instance psychique interne qu'on appelle le surmoi.

La métaphore du brûler a ses limites. Car les livres racontant les théories sexuelles infantiles ne sont pas véritablement brûlés, ils sont seulement rendus inaccessibles par le refoulement, comme si le curé, au lieu d'y mettre le feu, les avaient simplement déplacés dans une pièce retirée de la bibliothèque, inaccessible à son propre propriétaire. Les bibliothèques d'autrefois possédaient ainsi une salle réservée aux ouvrages licencieux et à quelques initiés seulement. Elle se nommait *Leones*, les lions, autrement dit les monstruosités, ce qui nous

⁴ Il est remarquable que tous ces super héros sont dotés de Dulcinées aussi absentes que la générique.

rappelle que Don Quichotte, après avoir été le chevalier à la Triste Figure, a décidé, après une victoire sans combat sur un lion fort paresseux, de se nommer lui-même le Chevalier aux Lions. La quête de Don Quichotte montre par elle-même qu'elle est sous-tendue par ce savoir insu, qui n'est pas brulé, mais conservé en quelque arcane de la mémoire. Les géants (par leur taille) et les enchanteurs (par leur pouvoir), Dulcinée (par son rôle de boussole) en sont les témoignages peut-être les plus évidents, en tant que représentants déguisés des parents et de la castration.

Au contraire de la mémoire écrite dans les livres, à l'inverse des écritures rendues inaccessibles par la censure, il y a une mémoire qui ne saurait trouver place dans aucun livre : celle de notre conception, de notre naissance, de ce qui a présidé à notre nomination, et enfin, de ce que nous réserve la mort. L'absence de représentation de l'origine comme de la fin nous renvoie à l'absence de représentation du sexe féminin, lieu de l'origine par excellence, que Don Quichotte place en une femme qui, par métonymie, présente les mêmes caractéristiques d'absence que son sexe.

Toutes ces choses sont sans représentation, ce qui n'empêche pas d'en fabriquer des fables en compensation, sans que cela remplace le moins du monde la représentation originaire absente, que Freud dénommait justement le refoulement originaire. Ces livres ne sont pas absents parce qu'ils auraient été brûlés, mais parce qu'ils n'ont jamais été écrits, laissant une place vide à la base de toute bibliothèque, ouvrant le vide des rayons à des accumulations de savoirs substitutifs. Ainsi Don Quichotte a-t-il une propension à la nomination, substituant des noms de son invention à lui-même et aux gens de son entourage. Ainsi ses aventures sont-elles vécues essentiellement pour être écrites, au point qu'elles ponctuent le deuxième tome de la présence, non seulement du premier tome, mais d'un volume d'aventures apocryphes qui influent tous ceux qui ont lu l'un ou l'autre dans leur abord du personnage principal. La référence aux livres est telle que Don Quichotte n'est pas loin de l'idée que, tout vivant, il est déjà un livre.

Nous nous approchons donc progressivement d'une conception de Don Quichotte comme avatar de l'autoréférence : il ne cesse de faire référence à ses livres de chevalerie (c'est-à-dire, *sa mémoire*) et aux livres qui racontent *sa propre histoire* de chevalier. Pourtant il pourrait faire référence à une mémoire de la réalité... il se fait que, pour lui, ces contes sont la réalité, comme les théories sexuelles infantiles, quoiqu'imaginaires, sont encore, pour l'enfant que nous sommes restés, une réalité. Ce en quoi nous ne sommes, finalement, pas très différents de lui. Pour distinguer, nous appellerons vérité cette réalité là, celle du fantasme.

Autoréférence



De ne pas faire référence aux autres, Don Quichotte en vient à être instrumentalisé sans cesse par des gens qui font référence à lui, soit pour le sauver, soit pour s'amuser à ses dépends. C'est en ce sens là qu'ils feignent d'adopter son point de vue à seule fin d'entrer dans un dialogue, par lequel ils vont exploiter sa crédulité ou celle de Sancho. Don Quichotte pratique ainsi l'autoréférence qu'on appelle psychose, au moins pour ce qui est de sa vocation et de son erre de chevalier. Car pour le reste, il a des interlocuteurs et manifeste alors une grande sagesse.

Je trouve que dans le suspend du désir tel que le propose Bernard Balavoine, on risque de confiner l'autre à une pure autoréférence dont il ne peut se sortir qu'en ... s'en allant de manière prématurée. Ma position consiste plutôt à entrer dans les références de l'autre, c'est-à-dire dans le délire de l'autre comme Samson Carasco, qui, Chevalier aux *Miroirs*, lui renvoie son image de chevalier, ce qui lui permet d'être son interlocuteur *au sein même du délire*, inaugurant la paranoïa dirigée dont parlait Lacan. Sauf que nous, nous n'aurions aucun but moralisateur ou thérapeutique (ce qui est l'objectif du dit bachelier), mais un but d'aide à la connaissance de soi, ce qui est néanmoins soulageant. Il s'agit donc de s'y investir, un peu à la manière de Samson Carasco c'est-à-dire d'« épouser » le désir de l'autre, d'accepter de lui donner un support en s'en faisant l'objet. Ce qui suppose, de notre côté, d'avoir ce désir d'être l'objet du désir de l'autre. Entrer dans les références de l'autre de façon à ce que cet autre en vienne à faire référence à vous.

Ainsi l'autre, l'analysant, peut faire référence à notre désir dont nous lui avons laissé quelque indice afin qu'il y appuie le sien. Ainsi *au sein de son délire ou de son fantasme* l'analysant peut sortir de l'autoréférence *au sein de l'analyse*, et donc moudre le grain dont l'analyse se pétrit, au lieu d'attaquer le géant qui se moque de lui, base de la paranoïa commune.

Bernard Balavoine nous donne l'exemple suivant : en écoutant un analysant, il a eu l'envie de répliquer par un jeu de mots mettant en scène ce qu'il venait d'entendre. Et il nous fait part de son abstinence dans ce moment. Son désir était en jeu, disait-il, au sens de sa propension aux jeux de mots, et il ne voulait pas que ce surgissement fasse irruption sur la scène de l'autre. Or, il nous indique que la conséquence de cela, dans deux cas, (je ne me rappelle plus le second), ça a été l'arrêt prématuré de l'analyse. Donc, ce qu'il professe, le suspend du désir, entraîne le suspend de l'analyse. Il n'en déduit pas que ça aurait pu être, au contraire, la mise en jeu de son désir d'analyste qui aurait pu faire que l'analyse se poursuive.

Evidemment, il fait cette distinction : désir d'analyste et désir de l'analysant. Si j'ai bien compris, dans l'exemple qu'il a cité, ces deux désirs étaient en conflit :

- Le désir de l'analyste, son désir de sujet, voulait faire un bon mot. (homme-sujet, il y est) ; plutôt qu'un désir ça me semble être un souhait du moi.

- Le désir d'analysant voulait préserver la poursuite de l'analyse, en laissant tout son champ à l'autre. (homme-sujet, il aimerait dire : je n'y suis pas. Je dis : il y est d'une autre manière). Ça me semble aussi être un autre souhait, d'ordre moïque, car il est tout aussi conscient que le précédent.

C'est peut-être l'inverse dans les dénominations, il faudrait le lui demander, ce que je vais faire, si j'en ai l'occasion.

- enfin, il y aurait lieu de tenir compte selon moi, du désir tel que défini dans la psychanalyse c'est-à-dire le désir inconscient ; celui-ci ne se révèle pas comme ça en pleine séance, sauf parfois par un lapsus de l'analyste ou un acte manqué, un rendez vous manqué par exemple.

Quoiqu'il en soit, nous étions bien en présence de deux souhaits contradictoires. Il peut y avoir aussi deux désirs contradictoires au niveau inconscient, c'est-à-dire au niveau du désir de l'analyste. Rien de tel qu'un rêve pour le révéler.

Mais notre désir d'analysant ne s'appuie-t-il pas sur le désir de l'analyste ? Si l'un n'était pas contradictoire à l'autre, cela pourrait-il fonctionner ? Il nous faut bien le garde-fou de l'un pour accepter le déploiement de l'autre. Et l'analysant ne s'appuie pas seulement sur le garde fou, il lui faut aussi déployer le champ de sa folie afin que, bien adossé à l'un, il ou elle puisse mesurer l'étendue de l'autre.

J'avais interprété les géants de Don Quichotte comme des figures des parents. Je pourrais continuer de filer la métaphore. Le désir de l'analyste serait ainsi les forces du ça, qui

peuvent aller jusqu'à désirer ou détruire le corps de l'autre, tandis que le désir d'analyste, serait la force du surmoi, la puissance de l'éthique du psychanalyste qui ne se laisse pas aller à imposer ses interprétations et ses fantasmes à son analysant. Comme Freud l'avait bien remarqué, puisqu'il est l'auteur du concept, les forces du surmoi puisent leur énergie dans le ça. Pas si facile de les dissocier ! De plus, vouloir suspendre un désir dit personnel pour laisser la place au désir dit de l'autre, c'est effectuer une censure dont on sait quels sont les effets : le refoulement, c'est-à-dire le travail souterrain de la représentation refoulée et le travail masqué de l'affect qui va s'attacher à une autre représentation.

Le désir, a émis Lacan, c'est le désir du désir de l'autre. Quoiqu'il en soit de cette formule, le désir s'avère toujours dépendant du désir de l'autre. S'il y a désir, c'est qu'il y a référence à l'autre. Complètement ou non, c'est ce que la formule à l'emporte pièce de Lacan occulte un peu. Néanmoins, le conflit entre le ça et le surmoi, générateur de la névrose commune, le conflit entre le moi et monde extérieur, générateur de la psychose commune, se présentent comme variantes l'un de l'autre : le surmoi n'est autre qu'une entité reprenant à l'intérieur les exigences des parents, situés dans le monde extérieur. S'il faut conserver cette distinction, je dirais que le désir d'analyste représente ce désir des parents qui suspend le passage à l'acte à l'égard des enfants tandis que le désir de l'analyste serait celui qui pourrait inciter au passage à l'acte s'il n'était bridé par le précédent. Les parents, en effet, contribuent pour leur part à la mise en place de l'Œdipe par leur amour pour l'enfant, amour tout à fait sexué qui est à l'origine des câlins si forts réclamés par les enfants. Mais ça en reste là du fait de l'autre désir des parents, désir de transmettre un patrimoine, désir que les enfants aient un destin plus élémentaire, une meilleure réussite, etc. Ceci est une façon de parler du désir de réunion (amour) s'opposant au désir de séparation (indépendance), ou encore : désir de laisser l'enfant dans son statut de phallus de la mère s'opposant au désir qu'il puisse se manifester dans une position phallique pour lui-même, en l'ayant (garçon) ou en ne l'ayant pas (fille).

Nous avons fait de Lacan notre héros et, à ne nous référer qu'à lui et à ceux qui se réclament de lui, nous risquons l'autoréférence. C'est le problème de la référence unique, qui n'est pas autoréférence, mais fini par le devenir. Certes, Lacan s'est référé à de multiples auteurs, mais pas à la pratique, ce que j'appellerais réalité. Pluri référence d'un côté certes, mais toujours référence aux livres, sans lien avec la réalité autre que péremptoire. Lorsque Lacan nous dit, comme il le fait parfois, que tout ce qu'il nous raconte, il le puise dans sa pratique, nous sommes requis de le croire, car il n'en dit pas plus. Certes, un compte rendu de l'expérience requiert notre crédulité d'une semblable façon... et pourtant pas tout à fait semblable, car elle exige de l'autre côté un effort de mise en parole de la part du locuteur, qui n'est pas sans effet.

Hilbert, le grand mathématicien allemand qui, avec Russell et Whitehead, pensait pouvoir donner des fondements solides aux mathématiques en contournant le paradoxe, disait, lorsqu'on compatissait devant lui à propos de son fils schizophrène : « je n'ai pas de fils ». Sans se rendre compte, ce parangon de la logique du tiers exclu soutenait un paradoxe. Le fils de Russell fut lui aussi étiqueté schizophrène, et aussi celui d'Einstein. Peut-on rappeler que Lacan est quelqu'un qui, quand même, a quelque peu oublié ses enfants ? Tous ces exemples ne sont pas des exceptions. Il suffit de rappeler la folie de Cantor, celle de Frege, celle de Wittgenstein, et celle de Nash, chacune avec ses caractéristiques, pour se poser quand même la question de la proximité du génie et de la folie. Vieux sujet de philosophie, certes, mais que les dits mathématiciens ont balisés en nous donnant de nouveaux outils pour le penser.

Le paradoxe est toujours un effet de l'autoréférence. Pour être génial, il est en effet nécessaire de quitter les sentiers battus de la référence commune. Pourtant, n'est pas génial qui veut : si cet écart est nécessaire, il n'est pas suffisant. Est-ce mieux si on ne se réfère qu'à soi-même, par exemple à sa propre folie, c'est-à-dire à la façon dont on est soi-même confronté au paradoxe ? celui-ci peut se sous-tendre du paradoxe de la limite telle que la

théorie des ensembles de Cantor a permis de le formuler : l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes se contient-il lui-même ?

Logique de l'autoréférence



Parler de ses rêves, comme je vais le faire plus loin, c'est certes une auto référence à sa propre folie, mais c'est aussi en parler à d'autres, et donc aller traquer dans des représentations refoulées cette rencontre avec la castration que, comme tout le monde je redoute. La croyance en la castration est une folie : mon phallus ne risque rien et pour une femme, elle n'a jamais été castrée. Cependant, il est vrai, que, comme tous les enfants, j'ai cru en cela et que cette ancienne croyance continue à faire son chemin dans l'inconscient et à parfois influencer ma façon d'être dans le monde. Ce serait folie que de dénier cette vérité qui se révèle encore aujourd'hui dans mes rêves, constituant la référence *princeps* de mon écoute de l'autre.

Faire des rêves de grandeur et de gloire, comme Don Quichotte, c'est s'imaginer invincible et non castré. Mieux : c'est défier la castration. La non-castration de Dulcinée soutient cette quête : sa beauté tient lieu de rempart contre la castration d'autant plus qu'elle est imaginaire. Avec cet adversaire-là, au moins, il n'y aura pas de rencontre.

L'autoréférence, c'est toujours ce qui se passe aux limites, et l'analyse travaille toujours aux limites. La limite, c'est l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Cet ensemble est-il contenu dans l'ensemble ? Logiquement, il devrait, puisqu'il vérifie la définition. Et si c'est le cas, alors il se contient lui-même, démentant la dite définition. Autrement dit, s'il est dedans, c'est qu'il est dehors : une belle illustration de la psychose qui fait le socle de toute névrose : le démon qui m'habite, je ne le vois que dans l'extérieur, soit dans l'inouï d'une hallucination, soit dans l'illusion d'une projection sur un autre méchant qui me fait apercevoir dehors ce que je ne peux concevoir dedans. Par exemple, les enchanteurs qui me persécutent, dit Don Quichotte.

Et la limite c'est le $n-1$ de l'espace faisant limite à l'espace n . Pas moyen de définir l'espace de dimensions n *in abstracto* : il faut faire référence à sa coupure, l'espace de dimensions $n-1$. La castration du -1 est au fondement de l'espace. On pourrait le dire de façon plus abstraite en parlant du -1 de l'absence, toute absence quelle qu'elle soit, mais il se trouve que c'est cette absence sur le corps qui va faire référence *princeps*, car elle est au fondement du corps, qui au fondement de notre présence dans le monde.

Ce qu'on dénomme par « ensemble » est en effet ce qui, comme le moi, fait tenir ensemble un certain nombre d'éléments. C'est une fonction, ce n'est pas un objet, même si on a l'habitude de le représenter par une patate, c'est-à-dire par un objet. C'est tout le problème de la fonction sujet, en tant qu'elle s'appuie sur un moi, objet du narcissisme. L'image du corps, matrice du moi, peut ainsi être comparée à cette patate qui fait tenir ensemble, tandis que le sujet peut être rapproché du vide qui, non seulement permet de maintenir les éléments séparés, mais de les articuler entre eux par une loi de composition interne, autrement dit, de les faire parler. C'est pourquoi ce problème des limites n'est pas un problème marginal : c'est le problème au fondement de tout sujet, comme c'est celui du fondement des mathématiques. Entre le moi et le sujet se glisse la fine lamelle patatoïde de l'image du corps estampillée du

(-I) de la surface par rapport au volume, ce dont la castration devient immédiatement le symbole.

C'est tout le problème lorsque je cherche à me définir. Je suis l'un de ces ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Une grande partie de moi m'échappe, que je ne reconnais pas, sauf sous le registre de ça : « ça m'a échappé », ou de l'autre : « le coupable de cette bêtise, c'est pas moi, c'est l'autre ». Lorsque je fais référence à moi, autoréférence, je me transporte automatiquement aux limites, de « oui-moi », à « non-moi », et la psychanalyse m'apprend que sur cette limite où je me constitue, oui et non sont vrai en même temps. C'est d'autant plus vrai que je mettrai plus d'énergie, comme Don Quichotte, à dénier que cet autre auquel je m'attaque, c'est moi : ce moulin à vent, figure des parents vu comme des géants, fait référence à un souvenir d'enfance inclus de ma mémoire, élément de l'ensemble que j'ai exclu, de sorte qu'il revient depuis l'extérieur comme la menace que j'avais tenté d'écarter par l'exclusion.

C'est tout le problème lorsque je cherche à définir la vérité : « c'est ce qui est prouvable » et, par autoréférence, il faudrait pouvoir prouver cela !

Ce « j'y suis *et* je n'y suis pas » est au fondement de tout sujet. Quoi de plus naturel donc, que je le mette en jeu, et nous le mettons en jeu, que nous le voulions ou non. Le désir ne se suspend pas, car alors si nous *voulons* le suspendre, il ne cesse pas : il devient inconscient. C'est le fondement de la découverte freudienne : la volonté n'est pas le désir, elle y est plutôt généralement contradictoire.

Don Quichotte ayant pris un plat à barbe pour le heaume de Mambrin, il nous propose avec 5 siècles d'avance le paradoxe du barbier de Russell. C'est un plat à barbe *et* c'est le heaume de Mambrin. Pour comprendre cette histoire d'ensemble qui ne se contient pas lui-même, il faut revenir à l'histoire des mathématiques, au moment où elle a été bouleversée par Russell et son paradoxe : $E \notin E$. Bien que présent depuis l'antiquité par le fameux exemple d'Epiménide le crétois (« tous les crétois sont menteurs »), le paradoxe montrait là pour la première fois son visage de destructeur des fondements des mathématiques. Bertrand Russell en découvrit la raison vers 1901 et la publia en 1903. Freud avait publié son « Interprétation des rêves » en 1900 ! Il y décrivait sa découverte du fonctionnement de l'inconscient : il ne connaît ni le temps, ni la contradiction.

L'autoréférence, c'est justement l'écueil sur lequel achoppaient les mathématiques au début du 20^{ème} siècle, avec ce paradoxe du barbier. Dans ce pays de Russell, les gens qui se rasent eux-mêmes ne vont pas voir le barbier et ceux qui ne se rasent pas eux-mêmes vont se faire raser par le barbier. Et aux limites ? C'est-à-dire : le barbier, la limite de l'ensemble ? S'il se rase lui-même, comme il est censé ne raser que tous ceux qui ne se rasent pas eux-mêmes, c'est qu'il ne se rase pas lui-même. S'il ne se rase pas lui-même, c'est qu'il va voir le barbier, donc il se rase lui-même.

C'est le problème de la distinction de la fonction : raser, ou couper le poil et de l'objet qu'on rase. Le barbier est le représentant de la fonction dans la chaîne, et donc logiquement, il ne peut pas y être sous peine de contradiction. Il ne peut y avoir un objet qui représente la fonction. Car alors, ce n'est plus la fonction, c'est un objet. La fonction est du côté du sujet, l'objet du côté du moi. Je voudrais remercier ici Jean Jacques LECONTE pour son intervention en notre colloque à Alcalá, intitulée : *Le baume fierabras est sans effet sur le sujet divisé*. Il faut rappeler ici que ce baume est invoqué par Don Quichotte comme souverain pour toute blessure de chevalier, même lorsque celui-ci a été coupé en deux. Il est vrai que même la psychanalyse ne répare pas la division structurale du sujet. Cependant la parole à cette vertu de faire tenir ensemble, bien que de manière séparée, les éléments de l'ensemble qui du coup s'intitulera « moi ».

Il n'échappera pas aux psychanalystes que, si Russel a proposé son paradoxe « innocemment », l'exemple n'est quand même pas tout neutre : la barbe est un symbole de virilité. La couper est une façon d'assumer la castration, c'est-à-dire d'assumer d'en avoir un, de phallus, tout en coupant tous les jours son symbole, ce qui devient par antiphrase symbole de virilité. Ne pas la couper est une autre façon d'assumer le symbole de la virilité, en affirmant haut et fort la présence du phallus par la présence du poil. Perso, je m'arrange en ce moment pour la couper et ne pas la couper en m'arrangeant pour toujours avoir l'air pas rasé de trois jours. Je me rase *et* je ne me rase pas.

Certains vous diront : c'est de la couper qui est un symbole de virilité donnant prétexte qui la mode, qui l'assomption de la castration ; d'autre vous diront que c'est de ne pas la couper qui est au contraire une assomption de la castration au sens d'assumer sa virilité et d'avoir du poil sur le menton ; entre tout et rien il y a la grande foule, dont je suis en ce moment, des pas-tout et des un-peu. Quoi qu'on choisisse, on se situe fatalement dans le rapport : raser, ne pas raser, métaphore de la différence sexuelle.

Je reçois depuis quelques années un monsieur qui, un jour, a pété les plombs à la suite d'un cauchemar dans lequel il voyait un barbu conduit à la guillotine. Il s'était réveillé en hurlant « on va me couper la tête ! ». Ensuite il a passé sa vie à se poser la question : est-ce que je me rase ou pas ? Si je ne me rase pas, je suis ce barbu qu'on mène à la guillotine ; si je me rase, j'approche le couteau de ma gorge. Parfois il se rasait, parfois non, jamais satisfait, jusqu'à ce qu'il trouve une solution médiane : se laisser pousser le bouc. Comme ça, il se rase *et* il ne se rase pas.

On pourrait en dire autant avec la position féminine : la mascarade féminine, on en rajoute ou n'en rajoute pas, on peut même en ajouter *sans* en rajouter (maquillage, bijoux, etc). En bref, il s'agit toujours de donner à voir ... donner à voir quoi ? Qu'il y a ou qu'il n'y a pas, mais toujours dans une référence à ce qui se voit, sachant que ça pourrait ne pas se voir. Il s'agit toujours de faire voir un géant là où il n'y a que moulin à vent, quitte à user du stratagème de faire voir qu'on a coupé ce qu'il y avait à voir : faire voir une absence (de poil) pour mieux faire ressortir une présence (de phallus).

Au-delà de cette question sexuelle se tient celle de la fonction : celle de l'ensemble, c'est de rassembler, mais aussi d'articuler ses éléments entre eux par des lois de composition interne. En quelque sorte, pour cet ensemble que nos appelons « moi », c'est la fonction sujet qui depuis l'extérieur autant que depuis l'intérieur, permet une organisation en décidant de ce qui est dedans et de ce qui est dehors, donc de ce qui entre et de ce qui sort, alimentation, excrétion, sexualité.

Le sujet, tout sujet, se situe ainsi toujours aux limites : c'est la limite qui le constitue comme sujet.

« Le chevalier errant doit être le garant de la vérité ». Il touche de près le paradoxe, lui qui ne cesse de voir dans les choses des choses que les autres ne voient pas, mais c'est à Sancho que reviendra la tâche d'être confronté au paradoxe comme tel (tome 2 page 409). Lorsqu'il est gouverneur, il devra affronter l'énigme suivante malicieusement préparée par le duc : la loi dit que celui qui passe tel pont, s'il dit la vérité sur l'endroit où il va, on le laisse passer. S'il est convaincu de mensonge, il doit être immédiatement pendu. Or, voici qu'un homme le confronte aux limites : il déclare vouloir passer le pont pour aller se faire pendre. Donc, s'il dit la vérité, on doit le laisser partir, mais alors on ne le pend pas et c'est donc qu'il a menti. S'il ment, on doit le pendre mais alors, c'est qu'il a dit la vérité et on doit le laisser partir.

Sancho s'en sort très bien, en sortant de la logique pour faire appel à ce qu'il appelle la miséricorde, ce qui est tout simplement son désir. Or, nous savons que le désir suit lui aussi une certaine logique qui est justement celle du paradoxe : j'y suis *et* je n'y suis pas. C'est la

logique du fantasme, mais à un niveau supérieur, puisqu'il s'agit cette fois de dire : dans la logique, j'y suis *et* je n'y suis pas.

Le travail de l'analyse consisterait aussi à sortir de cette logique, en acceptant de se rendre compte qu'il ne s'agissait que d'un jeu : nulle vie n'est en jeu dans le fantasme, pas plus que dans la scène imaginée par le Duc pour mettre à l'épreuve Sancho. Il s'agit juste de se rendre compte que le géant n'était qu'un moulin à vent et que cette histoire de potence n'était qu'une mise à l'épreuve pour tester les limites. Comme un enfant peut s'apercevoir que le cheval ou le loup dont il a peur, eh bien, ce n'est qu'un cheval et ce n'est qu'un chien parce que, finalement, ce n'est qu'un père. Bref, toute cette histoire imaginée par le Duc c'est elle, le vrai mensonge, celui de la beauté infinie d'une femme ou d'un paysage, esthétique ou éthique sous laquelle il faut cacher la lutte pour sa place, c'est-à-dire la lutte du déni de la castration pour la conquête du phallus.

Les références de l'analyste



Voici donc un exemple de travail d'analyse. Au cours d'une séance, une analysante me raconte un rêve. En l'entendant, je ne peux m'empêcher de penser à un rêve que j'ai fait moi-même quelques mois auparavant, et qui me semble de même structure. C'est d'ailleurs pour cela qu'il surgit : parce qu'il est de même structure. C'est donc une référence qui s'impose là malgré moi et elle va me servir, toujours malgré moi, à apprécier la valeur de vérité ou de réalité du discours que j'entends. De la même façon que les livres de chevalerie servent d'outil à Don Quichotte pour apprécier la réalité ? C'est toute la question.

Examinons donc ces deux rêves.

L'analysante : je sors d'une séance avec vous, mais avant de sortir vous prenez une veste. Ensuite sur le trottoir nous marchons la main dans la main et vous vous baissez pour ramasser un collier cassé, que vous me rendez.

Je suis dans le métro et là le m'aperçois que j'ai perdu une chaussure ; donc je la cherche. Où ? Dans le trou, c'est-à-dire dans l'intervalle entre les quais, sur les rails. Et là je découvre, horreur, qu'il y a deux épaisseurs de rails l'une au dessus de l'autre et que entre ces deux épaisseurs, il y a une femme et son enfant. Horreur supplémentaire, un métro arrive !

Alors le rêve passe à autre chose.

Je lui demande : c'est quoi ce métro ? Elle répond : un phallus. J'ajoute sans réfléchir : oui, mais alors c'est un gros ! – c'est le phallus du père, complète-t-elle spontanément.

- Pourquoi est-il menaçant ? Mais là, elle ne sait pas répondre.

Elle poursuit, cependant : ce collier cassé, c'est le phallus ; pourquoi est-ce que vous m'en rendez un, j'ai fait assez de travail, ici, pour faire un sort à cette envie de phallus !!! Puisqu'avoir le phallus, c'est être indépendant... enfin, c'est l'idée que je m'en faisais. C'est

aussi une chaîne : je voudrais me séparer de vous et c'est vous qui me tendez encore une chaîne ! Et puis, je sors de séance, je suis donc censé vous quitter et pourtant vous venez avec moi. On se retrouve même main dans la main, mais j'avais pris soin de vous faire prendre une veste ! Elle me souligne le sens métaphorique de cette dernière expression, employée lorsqu'un garçon entreprenant s'entend répondre une fin de non recevoir par une dame.

Jusque-là, je n'ai fait que rapporter ce que je crois me souvenir de ce que j'ai cru entendre de ce qu'elle m'a dit. J'y fais référence en essayant d'y être le plus fidèle possible, telle qu'elle s'est écrite dans un de mes livres de mémoire. Je ne suis pas complètement dupe de mon propos, comme en témoigne la première phrase de ce paragraphe, à laquelle je fais à présent référence. Je pourrais dire : mon récit n'est pas fidèle, j'y ai forcément introduit des distorsions et des omissions. Cette remarque serait tenable dans le cadre d'une discipline faisant référence à l'objectivité : en gros, une science. Mais je fais référence à la psychanalyse, une discipline dans laquelle la subjectivité a retrouvé toute sa valeur. Par conséquent, dans ce cadre, le rapport subjectif de ce que j'ai entendu a tout son intérêt, sauf que ce dernier s'est déplacé : il n'est plus question de l'objet « patiente », ni de l'objet « son rêve », il est question du sujet analyste qui ici s'avère analysant de son acte.

Mais, disant cela, est-ce que je ne retourne pas à l'autoréférence de Don Quichotte ? Et pourtant je fais référence à mon analysante, puisque je dis « elle m'a dit », « c'est son rêve ». Suffit-il d'ajouter : eh bien, nous sommes en présence d'un paradoxe ?

Le paradoxe serait : il s'agit d'elle *et* il s'agit de moi. En le décortiquant ainsi, je fais référence à une théorie très commune instituant une séparation radicale des « moi ». Moi, c'est moi, et toi, tais-toi, dit malicieusement l'adage. Parler de la « patiente » à partir de là reviendrait en effet à la faire taire, puisque, ici, elle n'est pas là. Elle serait « patiente » en effet, souffrant que j'ai fini mon exposé sans pouvoir moufter, objet de mes interprétations. Au contraire, analysante, je lui laisse toute sa place au lieu où elle peut s'exprimer, dans ses séances. Ici, il n'y a que moi qui m'exprime, même si je fais référence à mes rencontres avec elle. Cependant, en se fiant à ce que j'ai retranscrit de son propos, puis en faisant confiance à ce que j'ai dit de l'association à mon propre rêve, on pourrait en déduire une autre théorie dans laquelle, ce dont nous parlons n'est pas ce moi-ci, ni ce moi-là, mais la chaîne signifiante qui circule de l'un à l'autre, ce collier dans le rêve, représentant lui-même au sein du rêve la structure de celui-ci, faite d'une enfilade de réunions et de séparations : le grand Autre. Mais en employant le terme « chaîne signifiante » ne fais-je pas référence à une théorie toute constituée, celle de Lacan, que je plaquerais ici sur un élément de ma pratique que je n'aurais choisi que pour sa valeur justificatrice de la dite théorie ? Acceptons-en cependant le risque, car je ne vois pas aucun moyen d'y échapper. Au risque, pas à la dite théorie.

Je vais alors m'autoriser à reformuler son rêve ainsi : du point de vue du rêve, c'est-à-dire du point de vue de l'inconscient, il y a, dans son rêve « un collier » : ce n'est pas son collier, ce n'est pas mon collier, c'est « un collier ». Pourtant, selon elle, c'est moi qui le ramasse pour le lui rendre. Donc, d'elle à moi, de moi à elle, c'est une chaîne qui fait des allers et retours, c'est le lien qui nous lie. Sans doute est-il fait, comme tout collier, de perles et d'intervalles, exactement comme la structure du rêve, forgée de réunions et de séparations successives : si elle sort de chez moi, c'est qu'elle devrait être en train de me quitter ; or, je la suis, je sors avec elle (expression qu'elle ne souligne pas, mais que j'entends ici aussi dans son sens métaphorique, compte tenu du contexte) ; je sors avec elle, mais elle me fait prendre une veste ; nous devrions être séparés, mais nous sommes main dans la main ; un collier est là, mais il est cassé ; il est perdu, mais je le lui rends.

Ce modèle pourrait évoquer ces petits personnages de papier des guirlandes : pliés, on ne voit qu'un seul personnage, déplié c'est une guirlande dont on peut se faire un collier, une guirlande de petits personnages qui se tiennent par la main. Mais pour la fabriquer, il a fallu, une fois le pliage accompli, actionner les ciseaux pour donner forme au personnage, c'est-à-

dire introduire des trous dans le papier. Le transfert, originairement c'est ça : mettre en jeu le manque s'exprimant sous la forme du désir, et du coup, derrière le psychanalyste vont se cacher tous les personnages sensés venir combler le manque : le père et la mère et tout aussi bien, les enfants, le mari, le compagnon, la femme, et l'amant. La découpe empêche qu'ils ne soient tous complètement collés et indistincts. Derrière l'analysante se cachent aussi tous les personnages clivés auxquels elle s'identifie, ce dont elle ne s'aperçoit pas forcément. Derrière mon écoute, pas moins.

Cette chaîne qui nous lie est cassée. C'est là où c'est paradoxal : comment quelque chose de cassé peut-il nous lier ? Le mot « cassé » attribué au collier renvoie à la trouure que le ciseau introduit dans le papier et reflète toute la structure du rêve, peut-être même toute la structure du langage. Comment ?

Elle interroge la liaison à partir de la cassure de cette liaison ; elle interroge le nœud à partir de sa tenue ou non. Un nœud tient-il à partir du moment où il ne tient pas ? Telle est sa façon de poser la fameuse formule de Lacan : il n'y a pas de rapport sexuel. Qu'il n'y ait pas de rapport, dit Lacan, ça ne veut pas dire que les gens n'ont pas de relation sexuelle. Il est lui-même dans le paradoxe, mais on ne retient trop souvent que le premier membre de son assertion.

Ce collier qui la lie à moi, outre la métaphore de la guirlande, peut-il me permettre de faire référence à ce nœud qu'on appelle une chaîne borroméenne ? Nous examinerons cette question un peu plus loin.

Pour l'instant, examinons la référence qui m'est venue directement dans la séance, ce rêve que j'avais fait plusieurs mois auparavant :

J'assiste à une exécution à laquelle je suis moi-même promis : à la hache, non dans le cou mais dans le milieu du crâne, le bourreau faisant face au condamné. Quelqu'un me dit d'ailleurs que c'est horrible parce qu'on ne meurt pas tout de suite. Le bourreau doit s'y reprendre à plusieurs fois. Une vraie boucherie. Je vois un autre type courir avec une hache plantée dans le dos. Celui-là, on est sûr qu'il ne va pas mourir.

Je suis en Pologne avec Martine, l'une de mes anciennes compagnes. Elle est partie à la gare la première ; on doit s'y retrouver. Je la cherche longuement dans une bibliothèque qui fait aussi Conforama. On y vend des lits. Je vois un lit aux montants de fer forgés tarabiscotés. Partout, des gens parlent français, mais ce sont des touristes. A la gare, c'est curieux, il n'y a pas de voie entre les quais. A la place, une mauvaise route, presque un chemin de campagne avec des ornières boueuses et de l'herbe au milieu. Je traverse cette route à la recherche du train ; en tout cas, pas de Martine. Je veux lui téléphoner et c'est alors que je me rends compte que je ne l'ai pas mise dans mon nouveau téléphone. Je retourne dans la gare. Le haut-parleur dit des choses en français, tandis qu'un train entre en gare. Je suis étonné d'entendre les haut-parleurs s'exprimer en français alors que nous sommes en Pologne. Mon étonnement ne se borne pas là : je croyais qu'il n'y avait pas de voies, alors sur quoi donc roule le train dont l'entrée en gare est signalée ? Alors que je sors de la gare pour retourner à l'hôtel où je sais trouver le N° de Martine, le haut-parleur de la gare cite Proust en français.

Je traverse un carrefour compliqué où plus de 4 voies convergent, dont deux à ma gauche, presque parallèles. Bêtement, je traverse en plein milieu de la place au lieu de traverser chaque voie l'une après l'autre et je me trouve pris dans un flot de voitures qui viennent à la fois des deux voies sur ma gauche. Je manque de me faire écraser. Une petite fille a traversé aussi en courant, à ma droite ; je reste non loin d'elle pour la protéger du flot voitures qui déferle de la gauche. Au moins, j'aurai fait ça !

De l'autre côté, je trouve mon chemin vers l'hôtel que je sais sur l'une de ces voies de gauche que je n'ai pas pu rejoindre tout à l'heure. Mais ce n'est pas grave : je sais que je peux rejoindre par là. Je dois longer un étroit bras de rivière qui isole une île. Il me semble qu'il s'agit de l'île de la Cité, mais je l'écarte aussitôt puisque je suis en Pologne. Je passe vraiment juste au bord, dans la boue qui matérialise un étroit sentier entre l'eau et l'herbe du talus. Je manque de me mouiller les chaussures. C'est de justesse. Mais je me rapproche de ma rue. Réveil avec mal au crâne, très mal.

Si j'ai pensé à ce rêve en écoutant le récit du sien, c'est qu'il y a une liaison entre les deux. Vraie ou fausse, *il est vrai* que cette association m'est venue. Elle fait donc partie du collier, c'est-à-dire de la liaison qui nous réunit.

Le mal de crâne est la conséquence logique du coup de hache qui ouvre le rêve. Je mets en scène la douleur que j'éprouve déjà et dont je ne prendrais conscience qu'au réveil. Cette douleur elle-même ne peut être qu'en rapport avec la suite du rêve. Elle est une conséquence des efforts du refoulement qui résiste jusqu'au dernier moment pour ne pas mettre en scène ce qui pourtant va venir en représentation.

La scène du rêve s'ouvre en Pologne ; cela voudrait dire que, derrière Martine, une ancienne compagne, se profile ma mère, d'origine polonaise, que je voudrais retrouver, et que je ne retrouve pas. Etant moi-même le metteur en scène du rêve, je suis obligé d'admettre que, si je ne la retrouve pas alors que je déploie bien des efforts pour la chercher, c'est que je souhaite à la fois la retrouver et ne pas la retrouver. Il se trouve que dans les jours précédents ce rêve, un lecteur polonais m'avait écrit pour m'acheter tous mes livres, et que je venais de recevoir de lui un guide de la Pologne en français, avec invitation au voyage. Je lui avais répondu que c'était très gentil, mais que je n'aimais pas voyager en touriste : s'il y avait des conférences à donner, oui, ça justifierait le voyage à mes yeux. Sinon, je ne m'y voyais pas. Mon correspondant polonais m'avait demandé d'où ma mère et mon grand père étaient originaires. Coïncidence, il venait lui-même du même coin, la Silésie. Je lui avais envoyé une vieille photo de mes parents, mon grand père et moi dans un champ, non loin du petit village de mon grand père. J'avais 7 ou 10 ans.

Il est clair que tout cela ne pouvait que me rappeler les origines de ma mère et le voyage que j'y avais fait.

Je suis interpellé par cette insistance sur les voies.... Pas de rails, et ensuite, des voies dangereuses qui se croisent en ce carrefour. Elle se redouble en jouant de l'homophonie sur la voix du *haut-parleur*. Ma mère m'a parlé en français au lieu de me parler en polonais. Elle n'a pas fait un mauvais choix, après tout, car, à quoi aurait pu me servir le polonais ? D'autres membres de sa famille, immigrés en France, ont gardés de forts liens avec la Pologne où ils vont régulièrement : là, ça présente quelque utilité. Mais ma mère, mariée à un français, au contraire du reste de sa famille dans laquelle les mariages s'étaient faits entre immigrés polonais, avait, à ce qu'il semble, accompli un certain deuil de sa terre d'origine. Elle avait donc fait le choix de me parler en français et n'avait commencé de m'initier au polonais que lorsque, à l'entrée en 6^{ème}, je débute l'apprentissage d'une langue étrangère, l'allemand. Croyant bien faire, elle avait modélisé son enseignement exactement sur ce que je faisais à l'école. Tout mot appris en allemand devait l'être également en polonais. Pour moi, tout cela ne représentait qu'un travail supplémentaire auquel je ne voyais nul intérêt. J'avais très vite laissé tomber.

Proust représente pour moi le paradigme de l'auteur français, le parangon de la belle langue. Une idée me traverse : ma mère m'aurait-elle néanmoins parlé polonais ? Cet épisode serait-il une mémoire irrémédiablement perdue, totalement refoulée de manière originale ? Ceci expliquerait mon étonnement au sein du rêve même, issu du contraste entre le pays et la langue d'expression que j'entends partout, que ce soit dans le magasin ou dans les haut-parleurs de la gare. Le pays esquissé dans le rêve pourrait être lu comme la mémoire de ce que j'ai entendu en polonais, dépourvu de sens parce qu'entendu à une époque trop archaïque. Comme si ma mère avait claironné du français par-dessus des chuchotements en Polonais, ceux-ci ayant cependant articulé les contours du pays de mon enfance la plus tendre. Il est vrai qu'il me reste en mémoire quelques mots de polonais désignant justement des choses dont l'abord suppose quelque refoulement : *bouzet*, le sein, *babock*, la crotte de nez (je n'ai aucune idée de l'orthographe réelle de ces mots). Ces mots-là, je sais que je ne les ai pas appris lors

de mes deux séjours en Pologne, à l'âge de 7 et 10 ans, ni lors de la tentative d'apprentissage du polonais, langue étrangère. Ces mots-là n'avaient évidemment rien d'étranger ; au contraire, ils faisaient référence au plus intime de la relation.

En matière de scène primitive, ce rêve me plonge au cœur de la naissance du sujet, celle-ci étant corolaire de l'entrée dans le langage. Est-ce un hasard si les mots que j'ai retenus sur le seuil de ce monde parlé font allusion aux marges du corps ? Au sein est associée la bouche, à la crotte de nez, la crotte tout court, et donc l'anus. Entre les deux, le corps. Vu l'attention portée par ma mère à la pseudo-constipation induite par cette préoccupation même, on peut comprendre que j'ai gardé en mémoire une trace parlée de cet investissement, avec un léger déplacement dû au refoulement. La boue des ornières entre les quais de la gare en fournit le témoignage visuel. Elle resurgira un peu plus loin dans mon périple en direction de l'hôtel. L'herbe peut rappeler les poils pubiens ; elle ne fait pas défaut dans la deuxième apparition de la boue. C'est de là que l'on peut saisir la signification de l'absence de rails en ce lieu où ils sont pourtant attendus : c'est bien de l'absence de phallus dont il est question. La métaphore n'a rien de visuel comme pourrait l'être un cigare, un Zeppelin, une banane. Elle s'érige de la seule alternance virtuelle d'un objet absent là où il est considéré comme naturellement présent. Par ailleurs, la perception enfantine n'avait évidemment pas fait la différence entre les organes excréteurs et les organes sexuels.

Dès lors, qu'est-ce que la gare ? Ce n'est rien d'autre que ma mère, réduite à la zone sexuelle et à la voix.

Me voilà en mesure d'expliquer ma recherche dans la bibliothèque qui fait aussi office de Conforama. Des rêves précédents m'avaient rendu familière cette image comme métaphore de la mémoire. Ici, en plus, on vend des lits. Il s'agit donc de quelque chose inscrit dans la mémoire, ayant trait au lit. Les montants de fers forgés tarabiscotés me font penser aux montants en bois sculpté du lit de mes parents. Le fer forgé n'est qu'une ruse de la censure, tandis que la vérité transparaît dans le « tarabiscoté ». Donc, dans cette bibliothèque, sous couvert de chercher Martine, je cherche quelque chose inscrit dans ma mémoire et je ne parviens pas à le trouver, quelque chose ayant trait au lit, que je finis peut-être par trouver à la gare. Fer... forgé... chemin de fer... voie....voix ... du haut-parleur en français...pas de voie entre les quais (entre les jambes), pas de voix venant du lit de mes parents, pas de voix en polonais. La trace effacée dans la mémoire correspond donc autant à l'absence de phallus qu'à l'absence de mot en polonais, sauf les deux restes dont j'ai parlés, surnageant de ce qui pourrait se présenter comme un tissage dépourvu de signification mais bien présent comme cadre de la scène sur laquelle a pu monter le français. Alors le train qui entre en gare, il roule sur quoi ? Sur des souvenirs effacés, tandis que le haut-parleur tonitruait du français. Et qu'est-il donc ce train ? Rien d'autre que le phallus de mon père. C'est quand même lui la référence du français, s'exprimant dans le haut-parleur au moment même où j'entends le train entrer en gare.

La suite du rêve permet d'en confirmer l'interprétation. Ça insiste dans ce curieux carrefour où convergent toutes ces voies-voix dont le trafic risque de m'écraser et d'écraser la petite fille. Le premier enfant de ma mère avait été une fille et elle était morte à l'âge de trois jours. Bien qu'elle n'en ait jamais parlé, je suppose à ma mère un regret ineffaçable de cet enfant et le souhait d'avoir à nouveau une petite fille, ce que le destin ne lui a pas accordé. Dans mon rêve, je protège cette enfant mythique, sans doute parce, quelque part, je crois que c'est moi. J'eusse aimé que ce fût moi : peut-être aurais-je été un peu plus aimé, plutôt que de venir en position troisième après déjà deux garçons.

Mais comment comprendre la complexité de ce carrefour, avec ce soudain flot de voitures ? Ce sont les remarques topologiques (il vient de gauche, la petite fille est à droite) associée à l'interprétation du lit de Conforama qui me donnent la clef. Je pense à ce pied de lit tarabiscoté, en fer forgé dans le rêve, en bois dans la réalité : c'était ce que je voyais tous les

soirs en m'endormant, tous les matins en me réveillant, car mon petit lit d'enfant était situé au pied du grand lit de mes parents, de façon à ce qu'il se situe à ma gauche lorsque j'étais couché à plat dos, ce qui était le cas la plupart du temps. J'ai donc dû entendre à quelques reprises un sacré trafic à ma gauche, un remue ménage effrayant qui aurait peut-être pu me prendre la vie, c'est-à-dire ne pas me la donner, puisque je connaissais l'exemple de cette sœur qui n'était née que pour mourir. Me voilà en présence de traces de la scène primitive au sens strictement freudien du terme. N'ayant pas compris la signification de cette angoissante agitation, je l'avais reconstruite comme un danger en lui donnant la forme sur laquelle les parents insistent toujours lorsqu'on est dans la rue : ne traverse pas sans me donner la main ! Ne traverse pas sans regarder ! Regarde toujours d'abord à gauche ! Ainsi se complète l'interprétation de la gare : le train phallique du père y entre, empruntant cette voie sans rails que je prenais pour un cloaque.

L'île de la cité est au milieu de la Seine... primitive puis-je à présent compléter, tout en écartant l'idée, puisqu'il s'agit bien de la Pologne, c'est-à-dire de ma mère. J'ai poursuivi mon périple en gardant un œil sur la voie de gauche (ça insiste) que j'ai du mal à rejoindre, comme si quelque chose que je ne m'explique pas m'empêchait d'y accéder. On comprend maintenant de quoi il s'agit. Dans le même temps j'y accède, puisque je trempe mon pied dans le cloaque, non sans quelques réticences. Mon rêve réalise ainsi le désir de me mouiller là où mon père prend son pied, tout en tenant compte de l'interdit que sa seule présence impose (le train), mais qu'il a bien dû me faire savoir par son haut-parleur. Ça s'appelle le respect que j'ai toujours témoigné à la culture que je lui savais, dont Proust ici se fait le porte parole. Je devrais corriger : la culture que je lui attribue, car je n'ai jamais su s'il avait lu Proust ou non. Je ne suis sûr que d'une chose c'est que moi, je l'ai lu, et que lui, il avait beaucoup lu.

Le respect ne serait sans doute pas grand-chose sans la crainte de la castration qui s'exprime ici à travers mon dégoût pour la boue et ma crainte de me mouiller. La fin du rêve ouvre sur le réveil et le mal au crâne qui me renvoie à son début : des coupures abominables dont on me fait clairement savoir qu'on n'en meurt pas tout de suite. Telle est en effet la façon dont il faut vivre avec l'angoisse de castration, découverte lors de cette observation des rapports parentaux mettant en évidence une différence que je ne pouvais m'expliquer autrement que par un coup de hache laissant le blessé s'enfuir avec l'instrument de sa souffrance planté dans le dos. L'organe coupé, le phallus, s'est identifié à l'instrument coupeur. Ainsi, comme dans la fameuse histoire de l'homme aux loups, je peux en déduire que j'ai pu observer un *coïtus a tergo*. Oui, celui-là qui s'enfuit avec une hache *dans le dos*, on est sûr qu'il ne va pas mourir. J'en sais quelque chose : c'est moi, ici identifié à ma mère comme victime des coups de mon père.

D'un rêve à l'autre : transfert de signification ou identité structurale ?



Je vous ai raconté son rêve et je vous ai raconté le mien. Ce dernier en plus détaillé ainsi que les associations et déductions qui en découlent. Cette disproportion est logique : j'ai beaucoup plus facilement accès à la bibliothèque de ma mémoire. Que le mien ne soit pas à son sujet ne change rien à l'affaire. Il tente d'écrire aussi quelque chose qui tienne, entre la vie et la mort, entre le bord extrêmes de la vie : la conception à un bout, la disparition à l'autre bout. La conception, c'est la scène primitive que ce rêve me révèle ou construit de toutes pièces sachant que cependant les pièces sont là.

Puisque ce rêve m'est venu au moment où mon analysante racontait le sien, dois-je en déduire les mêmes significations ? Soyons clairs : les significations relatives à mon analysante lui appartiennent. Plus que cela, le sens lui appartient, au sens où le mot *sens* ne renvoie à aucune signification concrète, mais à une *orientation* dans un parcours, celui de sa parole, qui ne peut être accompli que par elle-même.

Cependant je suis intervenu. C'est cette intervention que je veux interroger ici, en me posant la question : dans ce qui se présente ainsi à l'horizon du paysage, les moulins à vents que construit mon analysante à son propre usage, est-ce que mon rêve n'y induit pas, ne serait-ce qu'à mon seul emploi, ces géants que furent mes parents dans leur coït inaugural ? Est-ce que je n'y prends pas matière à la rouler dans la farine ?

La chaussure perdue ne faisait aucun mystère pour elle : oui, il s'agissait aussi de sa propre castration. Elle l'interprète aussitôt, exactement comme moi : ce trou entre les quais est le sexe féminin perçu aussi sous les auspices de la castration c'est-à-dire du manque. Je ne me souviens pas de l'exactitude de nos échanges ; mais je sais que j'avais procédé par simple question sur la nature de cet accessoire baladeur. J'avais en tête une référence à de multiples rêves faisant état de chaussures, les miens comme ceux de mes analysants. J'avais fait de mon mieux, je crois, pour ne rien laisser passer de cette référence personnelle. Elle était cependant là au sens où c'est elle qui m'amenait à lui poser question là-dessus.

Le manque ainsi repéré entre les quais, je fais l'hypothèse que c'est la cassure dont il est question dans le collier. Paradoxalement, c'est bien le manque qui fait la liaison, puisque

c'est de l'autre qu'on attend un comblement de son manque, sachant que c'est aussi ce dont on ne voudrait pas, car c'est ainsi perdre une indépendance à laquelle on tient. C'est vrai pour tout le monde mais c'est exactement comme ça que cette dame me le dit.

Son métro avec son « trou » entre les quais m'avait immanquablement fait penser à ma gare, avec son absence de rails. Ce pourquoi m'est venue ma première question : qu'est-ce qu'un métro ? non pas interprétation, mais interrogation de ce que chacun de son côté « voit » dans son intérieur, de façon à ce que la parole puisse établir un pont entre ces deux visions, la sienne étant, dans le cadre de son analyse, le seul garant de la vérité en ce qui la concerne. De mon côté, dans ce train entrant en gare, j'avais entendu le phallus de mon père, même si, dans mon rêve, je ne le voyais pas. Sa réponse me surprend par sa spontanéité allant directement dans mon sens : « un phallus ». Certes, elle ne précise pas à qui appartient ce phallus, alors, au lieu de poser bêtement la question, je réponds par une exclamation qui traduit mon étonnement du moment : « un gros, alors ! ». Est-ce une interprétation ? Sans doute, mais pas au sens de l'apport d'un signifié sur un signifiant. Au contraire, plus que la surprise de voir un si petit organe décrit par un si énorme engin, c'est la stupéfaction de nos concomitances qui me guidait, sans la moindre réflexion. Sa réponse m'étonne encore plus, de l'entendre confirmer ma propre analyse : « c'est le phallus du père ».

J'avais continué mes interrogations sur la configuration de son rêve qui, au moment de la séance, me laissait pantois : que penser de cette double paire de rails et de ce couple mère-fille coincé entre les deux ? Malheureusement, là, elle n'a pas pu me répondre. Il faut dire qu'à ce moment, moi-même je n'avais aucune réponse, perturbé que j'étais, après tant de coïncidences, par la dissonance de notre perception de l'entre-deux-quais. C'est après-coup que j'ai eu cette lumineuse association logique : là où je ne vois rien, ce que j'interprète comme l'attente déçue d'un phallus, le désir metteur en scène de son rêve rajoute une double couche de rails, double couche phallique dont l'effet référentiel ne manque pas d'écraser tout ce qui se présente comme d'ordre féminin, une mère et une fille. Mais c'est moi qui ai eu cette association. Je n'ai donc aucun droit à la faire valoir.

Pourtant, si j'avais eu cette association sur le moment, même inconsciemment, je crois que j'aurais su poser de meilleures questions. Par contre, son rêve produit un effet de contrecoup sur l'analyse du mien. Effet interprétatif, pourrais-je dire aussi bien. Et là, je peux m'autoriser à l'interprétation. Je pourrais même m'aventurer à déployer une comparaison structurale de nos deux rêves, comme Lévi-Strauss le faisait pour les mythes de deux populations éloignées.

Je cherche ma femme, elle cherche sa chaussure : jusque-là c'est identique, et l'un comme l'autre, nous ne trouvons pas. Il en résulte que la seule différence entre nous nous amène simplement à poser une équivalence à valeur universelle : une chaussure est un phallus, et un phallus, c'est une femme. Elle a besoin de retrouver quelque chose de perdu, d'ordre phallique, et j'ai besoin de la même chose.

J'ai été désarçonné par cette différence entre le vide et le plein, le contenu respectif de notre entre-deux quais. Pourtant, le risque d'écrasement, chez moi, il se trouve simplement un peu plus loin, au moment où je traverse ce carrefour. Similitude encore, c'est une petite fille qui risquait de se faire écraser. J'ai interprété l'arrivée des multiples véhicules comme le trafic mené par mes parents dans leur coït inaugural. Elle avait interprété l'arrivée du métro comme celle du phallus du père. A peu de choses près, nous sommes bien dans les mêmes eaux. Chez elle, ce phallus entre dans une cavité où sont en gestation une fille et une mère. Moi, j'avais trouvé prudent de m'éloigner de la dite cavité dans la gare, sans y parvenir, puisque je retrouvais la même problématique au niveau de la place que je devais traverser. N'oublions pas un détail : dans mon rêve, j'ai traversé cet entre-deux quais sans utiliser le passage souterrain. J'y étais, dedans, au même titre que mon analysante. Je me suis simplement arrangé pour différer l'arrivée du train qui se produit lorsque je sors, au moment même où je

suis confronté à la traversée du carrefour. Comme souvent dans les rêves, lorsqu'on cherche à se mettre à l'abri d'une menace ou d'un dévoilement, on ne fait que reculer pour mieux sauter, le problème se reposant sous une autre forme dans la suite du rêve, et sinon, dans le rêve d'une nuit suivante. J'échappe à la scène primitive, je m'en vais, j'en fais réchapper cette fille, et pourtant j'y suis encore et encore, de plus belle, lorsque je me retrouve sur les bords boueux de la Seine primitive. Je quitte ce lieu où j'ai connu la castration et, croyant le quitter, je m'y replonge. Encore...

Mon rêve est un peu plus détaillé en ce qui concerne les souvenirs de scène primitive, grâce à cette recherche dans la bibliothèque-Conforama, mais elle-même la met en scène d'une façon plus abrupte par l'entrée du métro en station. De cette confrontation sexuelle au risque meurtrier, je me tire en sauvant une petite fille. Ici, me revient la suite du rêve de mon analysante, que je n'avais pas notée et qui avait eu du mal à rester dans ma mémoire sans cette aide artificielle. Je m'aperçois aujourd'hui que je n'avais nul besoin d'aide, car il me revient, du fait de cette écriture, que dans la suite de son rêve, sans transition, elle s'occupait de l'inscription de sa fille à une activité dans un MJC. Une façon comme une autre d'écrire le nom de sa fille dans un registre, de façon à la symboliser, autre façon de la faire naître. Renaître pourrait être mon mot en ce qui me concerne, puisque tel est mon désir dans mon propre rêve. Mais pas seulement, car il me vient, nouvel effet interprétatif du rêve de mon analysante sur le mien, que si je n'ai pu ramener à la vie la petite fille morte de ma mère, j'ai moi-même eu une fille, sauvée ainsi du ventre maternel et des coups incompréhensibles du père.

La même structure, dans mon rêve et dans le sien, entre deux trous, celui de naissance, voire de la conception et celui de la mort. Sous réserve que je ne fais pas tout pour faire en sorte que ça corresponde... mais alors c'est une tentative à mettre au compte de mon désir dans cette cure ; désir que nous soyons liés par le même collier. Le désir n'est pas autre chose que désir du désir de l'autre.

Dans cette comparaison structurale, la plus extrême prudence serait de mise. En comparant ainsi mes géants et les siens, il est possible que nous ayons affaire tous deux qu'à des moulins à vent. Il reste possible aussi que ses géants n'aient pas les mêmes caractéristiques que les miens. Mes constats de similitudes ne seraient alors que de l'ordre du désir d'analyse tel qu'il se manifeste chez Samson Carasco, adoptant les codes et discours de son « patient » Don Quichotte, afin de le ramener dans les filets de la parole. Quoiqu'il en soit, il ne s'agit pas d'aboutir à des affirmations, mais de permettre que le discours se développe, produisant du sujet.

Le présent travail me permet cependant de me rendre compte comment j'ai pu me trouver figé dans le mitan de la séance au moment où la différence de rêves me laissait coi. Aujourd'hui, je sais que j'aurais pu dire quelque chose comme : eh bien, vous en rajoutez une couche, vous, avec vos rails ! Quelque part ce n'aurait été que reprendre ce qu'elle avait dit avec ses propres termes, en y rajoutant un ton gauchissant légèrement le message en lui donnant éventuellement l'occasion de rebondir.

LE PARADOXE DE LA CASTRATION



Dans les deux cas, représentation de la scène primitive, représentation du sexe féminin et représentation de la mort, c'est-à-dire les représentations de l'origine et de la fin restent absentes, d'où le travail répétitif du rêve, comme des séances d'analyse : *Encore*, pour trouver une représentation de l'irreprésentable. Un travail qui se fait à deux, forcément, chacun tenant un bout de la chaîne avec cette chaîne elle-même comme tiers, Autre pour tous les deux.

Si je n'avais pas été conçu, je ne serais pas là. Si j'avais été écrasé, comme la petite fille, je n'aurais pas été là. J'ai pris appui sur cette petite fille morte de mon histoire, mais le rêve de mon analysante m'informe sur ma condition féminine : elle est enfermée entre deux paires de rails, c'est-à-dire à la place du trou, dans le trou c'est-à-dire à la place du phallus. Pour elle comme pour moi, c'est le corps féminin qui est en place du manque phallique, l'être –le –phallus dans sa dialectique avec l'avoir ou pas.

Quand je lui demande : *alors c'est quoi ce métro ? elle répond sans hésitation : bah, c'est un phallus ; et moi, du tac au tac : alors c'est un gros ! Oui, c'est celui du père dit-elle ; celui qui vient faire concurrence et prendre la place des filles dans le trou de la mère ; elles sont là, et si elles n'avaient pas été conçues par ce phallus du père, elles n'y seraient pas, comme le phallus qui y serait, si elles étaient nées garçon, et qui n'y est pas parce qu'elles sont nées filles.*

Mon cas particulier (la petite sœur morte) est en prendre en considération comme tel bien sûr, mais il n'empêche qu'il rejoint la problématique du phallus dans sa formulation

paradoxale telle que je vous la propose. En ce qui la concerne, la petite fille et sa mère sont en menace de mourir.

Je vous propose ces formules du paradoxe de la castration, entre être et avoir :

La fille a un phallus *et* la fille n'a pas de phallus. $(\forall x \Phi x - \forall x \bar{\Phi} x)$ (attribution)

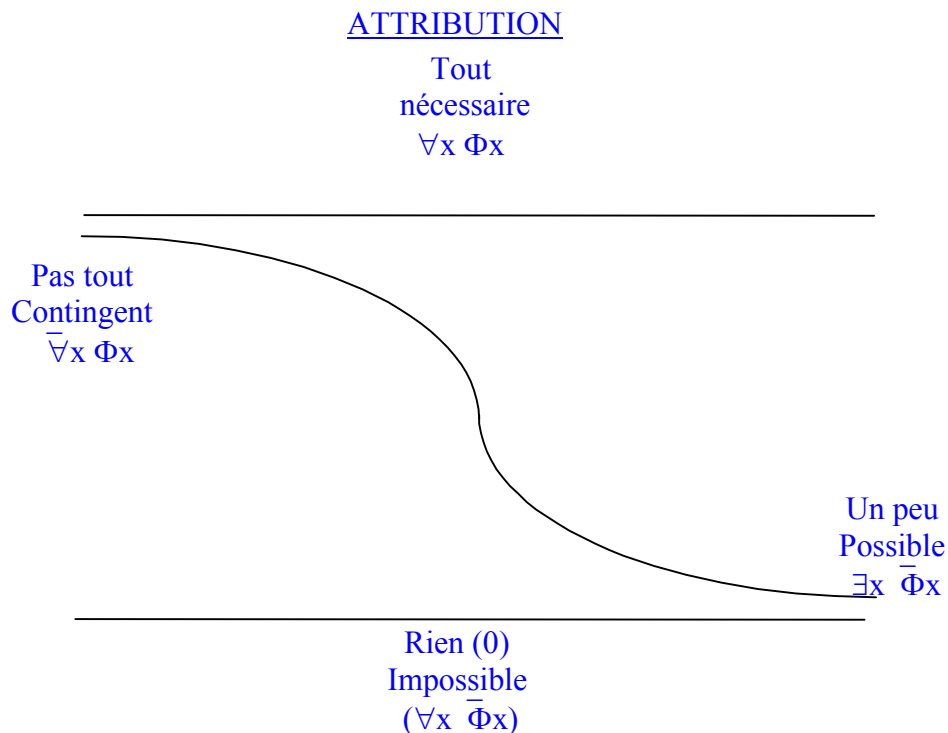
La fille est un phallus *et* la fille n'est pas un phallus. $(\forall x \Phi x - \forall x \bar{\Phi} x)$ (existence)

Le garçon est un phallus *et* n'est pas un phallus ; $(\forall x \Phi x - \forall x \bar{\Phi} x)$ (existence)

Le garçon a un phallus *et* n'a pas de phallus, alors c'est une fille. $(\forall x \Phi x - \forall x \bar{\Phi} x)$ (attribution)

Voilà 4 formules de la sexuation qui écrivent toutes le rapport sexuel soit de la façon $0/1=0$: il n'y a pas de rapport sexuel, puisque le rapport s'écrit de manière équivalente à l'un des termes, soit de la façon $1/0 = \infty$: s'il y a un rapport sexuel il est insaisissable, car de l'ordre de l'infini. D'où, l'infini de la recherche d'une représentation de ce paradoxe qui ne saurait en trouver, sauf avec les formules plus nuancées du « un peu » et du « pas tout », autre façon d'écrire la carré ontique d'Aristote. Car si on écrit la première formule de cette série de façon purement négative :

$\bar{\exists} x \bar{\Phi} x$, ce qui est logiquement l'exact équivalent du $\forall x \Phi x$, cette manière de l'écrire entraîne cependant de la particularité. Au lieu de : « tous les x... », nous avons : « il n'y a pas un seul x qui... ». Ce qui laisse entendre, comme toute proposition négative, que le positif pourrait exister : $\exists x \bar{\Phi} x$, « il y a au moins un x qui... ». Ainsi le petit garçon qui voit sa mère ou sa sœur nue pensera que c'est une exception qui peut se produire : à partir de son propre cas il déduit : $\forall x \Phi x$, à partir de l'observation contradictoire, il va la placer dans l'ordre de l'exception : $\exists x \bar{\Phi} x$, mais d'une exception qui pourrait bien lui arriver aussi. La petite fille, à partir de son propre cas, ne peut penser autrement qu'à un universel, elle aussi. Il se trouve que d'universel il ne peut y en avoir qu'un ! La plupart des femmes que j'ai entendues sur mon divan se disent avoir été, soit des « garçons manqués », soit que, petite, la question de la sexuation ne se posait tout simplement pas : elles étaient des garçons, tout simplement. Je dis « la plupart » car je ne fais pas de statistiques, ce qui veut dire : beaucoup, mais peut-être pas toutes, $\bar{\forall} x \Phi x$.



Je ne prétends pas ici faire œuvre de logicien. J’essaie juste de mettre au clair quelques idées, et ce faisant, je m’aperçois que c’est loin d’être évident. On aura remarqué que je n’ai pas reproduit ci-dessus les 4 formules avancées par Lacan dans *Encore*. Ces dernières étaient un exercice de subversion des modalités d’Aristote dans leurs formalisations proposées par Pierce, et en ce sens elles ont sûrement leur valeur. J’ai cependant trouvé qu’avec le temps, elles avaient fini par faire catéchisme au sein de la gent psychanalytique.

Comme ça, mes 4 formules se bouclent : elles forment un collier de paradoxes. Et puis, elles se médiatisent par des formules non absolues qui datent de cette époque archaïque où les hommes ne savaient pas compter, temps qui se parcourt à nouveau au moment de l’enfance, formules qui restent bien utiles pour exprimer des nuances à l’âge adulte : un peu, beaucoup, pas tout.

Ce collier, ce n’est pas le sien, ce n’est pas le mien, c’est celui de la structure, c’est-à-dire de ce qui lie les humains entre eux, c’est-à-dire les être parlants : c’est donc la structure du transfert, c’est-à-dire encore la structure du langage. C’est la seule raison qui m’autorise à faire état de son rêve et de l’interpréter dans son rapport au mien. L’interprétation devient un développement de la structure et non la révélation d’une signification cachée concernant celle-ci ou celui-là. Ce faisant, je produis du sujet, ce sujet qui se situe dans un vide autour de moi-même ou dans moi-même. Il s’agit de la fonction sujet et non du moi comme objet du narcissisme. Si, comme l’indiquait Freud, le moi est une surface basé sur l’image du corps, le sujet est un trou, faisant de ce moi un objet vivant. Pas de surface sans trou et pas de moi sans sujet, mais si je veux me définir, je suis aussi sans cesse sur ce paradoxe de me définir à la fois comme surface et comme trou. Surface avec un trou, c’est-à-dire sujet qui n’est sujet que d’éprouver un manque et donc, de ce fait, appendu à l’autre, lié à l’autre par un collier. Et, mieux : partie intégrante du collier qui me lie à l’autre, l’un des maillons de cette chaîne que nous tissons à deux.

Si j’ai quelques difficultés avec la logique, je me sens plus à l’aise avec la topologie.

A partir de l'extrait d'*Encore* ci-dessous, j'avais, dans une première lecture, souscrit à la conclusion que Lacan énonce à la fin : *vous obtenez alors une chaîne homogène de ronds plies*.

Encore, p. 1112-3

Après le premier pliage, vous pourriez avec le troisième rond faire un pliage nouveau, et le prendre dans un quatrième. Avec quatre comme



Figure 4

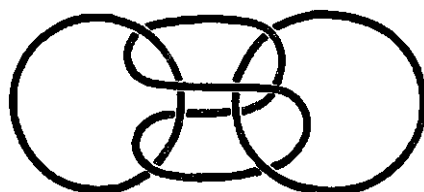
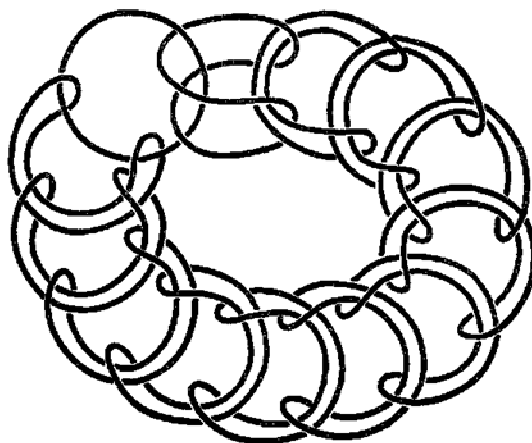


Figure 5

avec trois, il suffit de couper un des nœuds pour que tous les autres soient libres. Vous pouvez en mettre un nombre absolument infini, ce sera toujours vrai. La solution est donc absolument générale, et l'enfilade aussi longue que vous voudrez.

Dans cette chaîne, quelle qu'en soit la longueur, un premier et un dernier se distinguent des autres chaînons — alors que les ronds médians, repliés, ont tous, comme vous le voyez sur la figure 4, forme d'oreilles, les extrêmes, eux, sont ronds simples.

Rien ne nous empêche de confondre le premier et le dernier, en repliant l'un et le prenant dans l'autre. La chaîne dès lors se ferme.



La résorption en un des deux extrêmes laisse pourtant une trace — dans la chaîne des médians, les brins sont affrontés deux à deux, alors que, là où elle se boucle sur le rond simple, unique maintenant, quatre brins sont de chaque côté affrontés à un, celui du cercle.

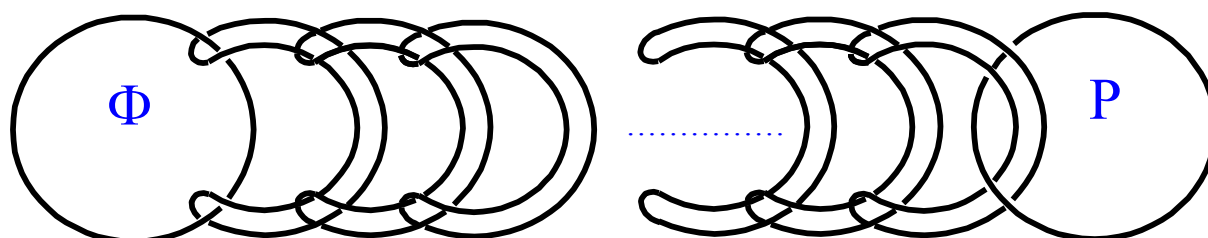
Cette trace peut certes être effacée — vous obtenez alors une chaîne homogène de ronds plies.

Je n'étais pas sûr de cette conclusion, faisant confiance à Lacan. Aujourd'hui, j'ai fait l'expérience, et après un échec avec des ficelles j'y suis parvenu en faisant d'abord le dessin.

Il est important de noter que c'est de la construction de dessin que m'est venu la méthode pour passer à la pratique sur les ficelles.

Donc, reprenons :

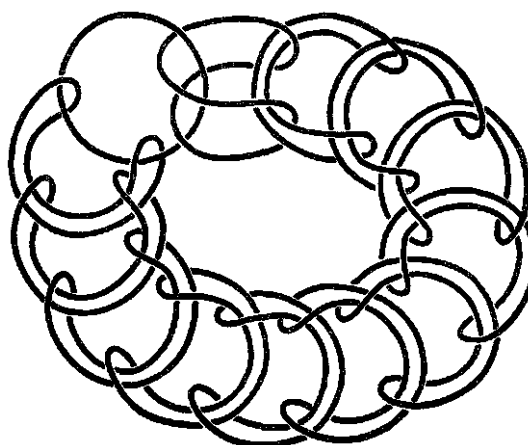
Je propose ici le dessin manquant dans l'exposé de Lacan, lorsqu'il parle de l'enfilade « aussi longue que vous voulez » :



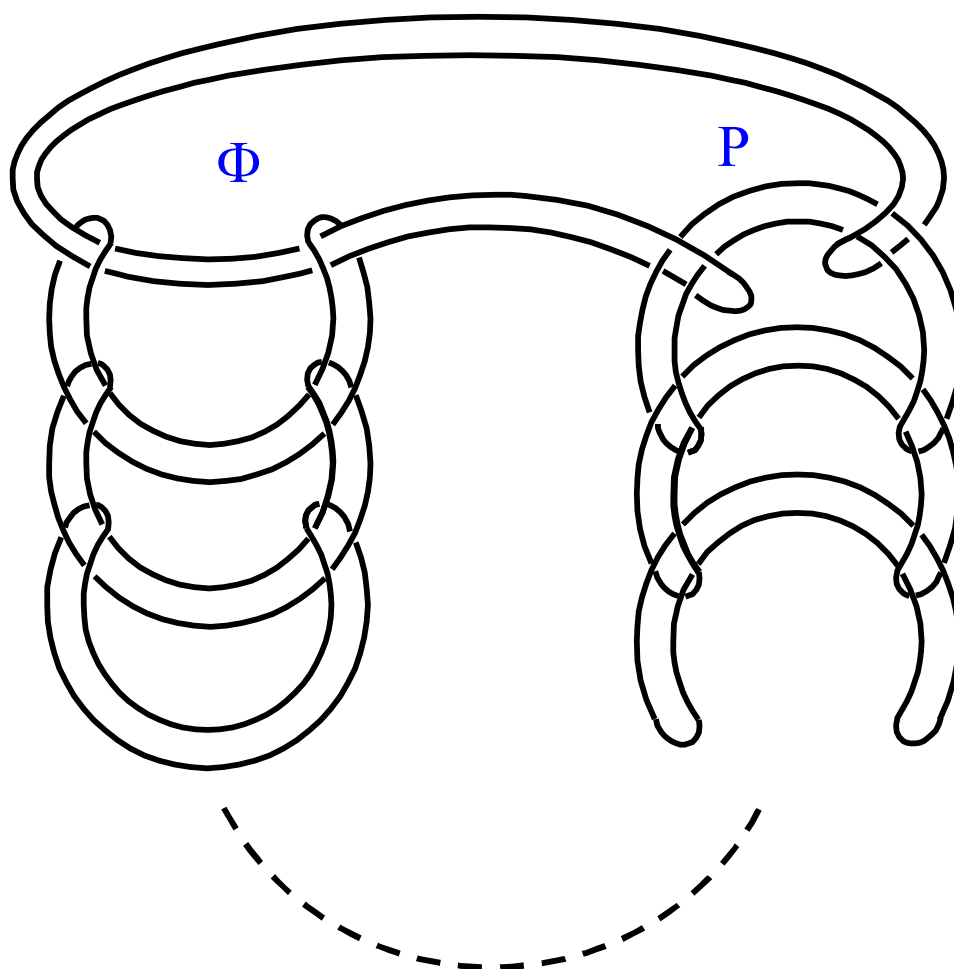
... mais c'est moi qui ai nommé Φ et P , le phallus et le Nom-du-Père, les deux ronds extrêmes, en référence au schéma R. On y retrouve les extrémités de la vie comme irreprésentable ainsi qu'elles se manifestaient dans les rêves respectifs de mon analysante et de son analyste : Φ , l'instrument de la conception, de la nomination l'absence d'une représentation du sexe féminin et donc de l'origine ; P , le Nom-du-Père, puisqu'il n'est de père que mort, car c'est ainsi qu'il est possible de procéder à la symbolisation de toute chose, par le meurtre de la Chose. Φ et P sont les deux lettres marquant le forclusion dans le schéma I. trou, dit Lacan à ce moment de sa rédaction, mais il vaudrai mieux dire absence de représentation, le trou venant dans sa conception plus tardive comme place qui engloutit le Chose dans le processus de symbolisation.

Les pointillés au centre représentent un nombre indéfini de ronds pliés, autant qu'on voudra.

Si on veut unifier les deux ronds extrêmes, c'est possible ainsi, selon le schéma de la p. 113 de *Encore* :



Si on veut plier le rond de raboutage pour le rendre homologue aux autres ronds, on n'y parvient pas. Du moins, je n'y suis pas parvenu. Si quelqu'un y arrive, qu'il me fasse parvenir la méthode, SVP ! Moi, je n'y suis parvenu qu'en le coupant et en reconstruisant le montage selon le schéma suivant :



Les pointillés représentent toujours un nombre indéfini de ronds pliés comme dans la chaîne linéaire. Il suffisait de comprendre la dissymétrie de représentation de chaque rond, qui présente d'un côté un « dos », de l'autre, deux « oreilles ». Pour rabouter de façon homogène, il fallait faire passer un côté « dos » là où la rupture de la chaîne présentait des oreilles (en Φ), et des oreilles là où la chaîne présentait un côté dos (en P).

On voit en effet la particularité du rond découpé et rabouté se dissoudre dans la chaîne.

Donc, à se fier à la topologie, que devient le Nom-du-Père ? Ce n'est que le représentant de la fonction qui permet le fonctionnement de la chaîne signifiante, un nom donné qui n'a aucune particularité spéciale : c'est un signifiant parmi les signifiants. En quoi, Lacan avait aussi raison de dire : il n'y a pas de métalangage. Il n'y a pas de rond qui se distingue dans la chaîne pour dire la chaîne.

Pour éviter le paradoxe, Russell avait eu l'idée de produire une théorie des classes : il fallait imposer à la « société » cette règle, que personne ne pouvait être rasé par quelqu'un de sa classe, mais par quelqu'un d'une classe inférieure. Ainsi, il n'y avait plus aucun risque de tomber sur l'occurrence d'une confusion de la fonction et de l'objet, c'est-à-dire l'autoréférence. Si on en croit le modèle topologique exposé ci-dessus, la tentative de Russell tombe d'elle-même.... Dans la chaîne fermée par un rond non plié, on peut repérer le barbier, l'opérateur de la fermeture : c'est ce rond non plié. Lorsqu'on a plié ce rond pour le rendre semblable aux autres, on ne peut plus isoler de barbier quelque part : chaque rond peut-être le barbier ou ne pas l'être. En fait, c'est à Gödel que revient le mérite d'avoir fait un sort à la théorie des classes. On voit simplement ici la théorie des nœuds se trouver en accord avec le

théorème de Gödel : tout système formel est nécessairement incomplet, incluant soit un indécidable, soit une contradiction.

Il n'y a pas de contradiction dans cette chaîne ; par contre il y a de l'indécidable : si on cherche le rond d'accroche, ce n'est ni celui-ci, ni celui-là, ni aucun autre... autrement dit, si on cherche la limite, il n'y en a pas. En même temps, c'est l'ensemble dans son entier qui fait limite, en fabriquant une signification. Mais ce peut-être celle-ci ou celle-là ou n'importe quelle autre : il suffit d'augmenter ou de diminuer les ronds ; ou de remplacer un ou plusieurs rond par un ou plusieurs autres. Ou d'entendre les ronds tantôt d'une oreille, tantôt d'une autre.

Il me vient l'idée que ce rond est celui du transfert, par lequel l'écoute de l'un permet à la signification de l'autre de se boucler. En ce sens la boucle est la même pour l'un et pour l'autre, le transfert qui passe de l'un à l'autre passe dans chaque signifiant, il n'est pas un élément étranger à la chaîne qui se noue de son fait.

Dans la chaîne, du fait de cette homogénéisation, *il manque* donc un rond de début et un rond de fin. La conception et la mort sont absentes de la chaîne. La conception, c'est-à-dire l'origine du monde, c'est-à-dire le sexe féminin en tant qu'irreprésentable. On peut en trouver autant de substituts que de ronds divers. Mais ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de représentation du début et de la fin que c'est une chaîne infinie. Elle est parfaitement circonscrite, au contraire d'une chaîne qu'on pourrait dire psychotique. Elle est pure médiation tandis qu'une chaîne psychotique serait pur bord, fixée à la question de la conception et de la mort comme chez le président Schreber : une chaîne non fermée, comme la première représentée ci-dessus, avec une infinité de ronds qui ne parvient pas à boucler un quelconque signifié. Autrement dit, certains discours, ceux qu'on appelle névrotiques, peuvent se contenter des substituts, pourvu qu'ils ferment le collier, tandis que d'autres courent sans fin vers un rond spécial qui serait sensé assurer cette fonction de fermer.

S'il y avait un fermoir au collier, s'il y avait un rond de début et un rond de fin, on pourrait dire : voilà l'accroche, voilà le bout. C'est le Nom-du-Père (P), c'est la castration (Φ). Ce qui menace, dans les deux rêves, le mien et celui de mon analysante c'est justement cette collusion d'un phallus avec un Nom-du-Père, du phallus en tant que c'est celui du père. C'est le risque de comblement de la place vide (en ce qui me concerne, je suis en effet sur une place, tandis qu'elle est dans un vide).

Dans la chaîne borroméenne généralisée, comme dans tout nœud borroméen, la fonction nouage, ce qui fait que ça tient, est assurée par l'ensemble et non par l'un ou plusieurs des éléments ; c'est l'ensemble lui-même, en tant qu'il n'est pas inclus dans l'ensemble. Il n'y a pas dans l'ensemble une représentation de la fonction nouage.

Ce n'est donc certainement pas le père, le personnage, qui vient à cette place du nouage, lorsque celui-ci se referme, ne formant qu'un ensemble de rond pliés homogènes. Et si c'est le phallus, il ne s'agit pas de l'organe mais de ce nom qu'on met à la place du manque. Du coup, il n'apparaît pas comme manque, mais c'est une illusion : l'illusion phallique par excellence, celle qu'on retrouve dans l'usage de la perspective : il y a là une profondeur, une troisième dimension qui pourtant n'y est pas. *Elle y est et elle n'y est pas.*

Il peut aussi y avoir un nombre indéfini de ronds, mais il ne peut pas être infini. Le sujet est absent de la chaîne, mais il est fini.

L'ensemble « nœud borroméen » est incomplet. Il fait partie de l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes. C'est pourquoi un sujet est toujours en déséquilibre et qu'il lui faut un moi sur lequel s'appuyer. Si le moi n'est pas facile à définir, au moins peut-on en proposer des représentations : le nom, le prénom, l'image du corps, qui font partie de la chaîne. L'image du corps est la surface que la chaîne enserme et que le nom désigne dans la chaîne. Mais ce qui anime tout ça, le sujet, lui, il n'est pas là. Ce pourrait être ça ou Surmoi, mais ce sont aussi des substituts. Dès qu'on désigne une représentation, celle-ci

devient objet de la désignation, elle cesse donc d'être la fonction de désignation comme telle. Chaque rond ne tient que de son appartenance à l'ensemble, ce que résume la formule : $S1 \rightarrow S2$. Il n'y a pas d'essence du signifiant : le signifié n'est que la surface provisoire qu'entoure un certain nombre de ronds, de la même façon que le moi circonscrit le signifié de l'ensemble de ce que je peux dire. Le signifiant ne se contient pas lui-même.

Pour donner à comprendre la différence entre les ensembles qui se contiennent eux-mêmes ceux qui ne se contiennent pas eux-mêmes, Russell proposait l'exemple suivant : l'ensemble de toutes les idées est une idée : il se contient donc lui-même. Mais l'ensemble de tous les oiseaux n'est pas un oiseau : il ne se contient donc pas lui-même ... faux ! Car c'est bien l'idée d'oiseau dont il s'agit comme élément de l'ensemble, non l'oiseau réel. En définitive, il n'y a pas d'ensemble qui ne se contienne pas lui-même : ils se contiennent tous eux-mêmes, car il n'y a d'ensemble que de représentations, et l'ensemble des représentations est lui-même une représentation. D'un autre côté, ce qui rassemble toutes ces représentations est une fonction, tandis que chaque élément de l'ensemble reste un objet. Donc aucun ensemble ne se contient lui-même : l'ensemble des idées est certes une idée, mais cette idée-là ne peut être contenue dans l'ensemble, car le contexte n'étant pas le même ne lui donne pas le même statut ni le même sens. L'idée-signifiant n'est pas l'idée-signifié. L'oiseau signifiant (ce que j'entends) n'est pas l'oiseau signifié (ce que je comprends quand on me parle d'oiseau) et ni l'un ni l'autre ne sont l'oiseau réel. Entre les trois, on change d'espace.

La castration est la fonction de représentation comme telle. Autrement dit, loin d'être un problème limite, le paradoxe est toujours présent dans tout discours ; je parle de l'autre mais ce n'est pas de l'autre dont il s'agit. Et c'est pourquoi j'ai pu vous citer un rêve de l'autre en sachant fort bien que ce n'est pas de cet autre dont je vous parle, mais de l'effet que cet autre a produit sur moi, notamment par un remaniement de ma mémoire.

Le problème du rêve, d'où je suis parti, est exactement celui de l'autoréférence, c'est-à-dire celui de la confusion de la fonction et de l'objet. Dans l'ensemble, la fonction, en fait, elle y est et elle n'y est pas. Elle y est à l'état de fonctionnement, mais il n'y est pas à l'état d'objet. Le train qui entre en gare, dans mon rêve, il y est mais il n'y est pas car je ne le vois pas. La voix du haut parleur, autre tenant lieu, je l'entends, mais ne la vois pas et je ne vois pas plus ce qu'elle veut dire.

Donc le nœud borroméen généralisé présente, d'une part un indécidable : on ne sait pas quel rond pourrait représenter le nouage ; d'autre part une contradiction : s'il y en a un, alors ce n'est pas celui-là. Je veux dire : si c'est du pénis qu'il s'agit, alors ce n'est pas le pénis, c'est le phallus. Si c'est du père qu'il s'agit, alors ce n'est pas le père, c'est la fonction du Nom-du-Père. Et dans les deux cas, fonction de castration et fonction de Nom-du-Père, les deux sont hors la chaîne, hors l'ensemble.

On retrouve ici les ambiguïtés de nos rêves respectifs qui sont finalement *le* rêve : il y a un collier, mais il est cassé. Je prends une veste mais je sors avec elle. Elle a perdu le collier mais je le retrouve. Je cherche Martine, mais je ne la trouve pas ; je cherche une voie mais il n'y en a pas là où il devrait y en avoir. Ou alors il y en a deux, c'est-à-dire trop, qui sont des objets et non des fonctions. Je cherche une existence mais je risque ma vie, sous la forme d'une petite fille. Elle cherche aussi un témoin de son existence, comme mère ou comme fille et elle est coincée entre ces deux représentations car elle n'est ni mère ni fille, elle est sujet. En même temps, il est indéniable qu'elle est mère et fille, en même temps. Quelle place alors pour la femme ?

Je cherche le fermoir du collier, c'est-à-dire, soit ce moment de la conception dans la scène primitive, soit le moment qui me sauve de la mort, mais ça me renvoie à la non-existence, c'est-à-dire à la mort possible.

Il y a bien la même structure entre nous et c'est en cela que je m'autorise à citer son rêve, non comme témoignage de son désir ou de sa personnalité, mais témoignage de la façon

dont nous sommes attachés, modalité d'accrochage de laquelle je participe, son désir s'appuyant sur mon désir et réciproquement.

Le problème de l'autoréférence reste entier. Dans le rêve, nous fonctionnons en totale autoréférence. Mais nous mettons en scène la façon dont nous imaginons que ce pourrait ne pas être autoréférentiel, sachant que nous ne pouvons exister sans l'autre mais que l'autre ne va pas toujours se conformer à nos désirs. Nous le souhaiterions et en même temps nous ne le souhaitons pas, car il cesserait alors d'être autre ; et s'il n'est plus autre, alors nous ne pouvons plus être sujet.

Le suspend du désir



Je voudrais revenir sur un autre paradoxe que je n'ai pas pu m'expliquer, celui mis en scène par Bernard Balavoine entre désir de l'analyste et désir d'analysé.

Je crois que nous en sommes tous là, dedans, sous les modalités les plus diverses. Quand je dis que j'ai envie de coucher avec telle ou telle de mes analysantes (ou analysants), ce peut être conscient ou parfaitement inconscient et ne se révèle qu'à l'analyse de rêves. A ce désir s'oppose bien sûr le désir d'analyste qui interdit cela et qui me place (comme nous tous) dans cette situation de parent qui a du désir pour l'enfant et pour lequel l'enfant a du désir, mais que l'interdit de l'inceste bloque dans l'œuf. Bref, homme j'y suis, avec mon désir, et en même temps, je n'y suis pas, je m'en abstrais, mais c'est un autre désir qui permet cette abstraction : le désir que cette analyse se fasse, de même qu'un parent suspend l'acte sexuel envers l'enfant, ce suspend étant guidé par le désir d'éducation, disons, pour faire bref dans l'instant. Désir de survivance de l'enfant après notre mort, désir qu'il reste notre être-le-phallus, ce qui permet de ne pas mettre en jeu le fait de l'avoir ou pas. C'est ce désir-là qui se transmute en désir d'analyste.

Qui va dire la vérité sur le désir ? Nous n'allons pas confondre vérité et réalité, même si nous pouvons souhaiter que cela se confonde. Il y a vérité objective et vérité d'énonciation c'est-à-dire subjective. Ce pourquoi dans nos débats la seule énonciation du collègue est respectable même si je n'y souscris pas, car je ne sais que trop que la vérité d'énonciation a son prix.

C'est à ce prix là que Samson Carasco a pu être thérapeutique. Il a accepté la vérité d'énonciation de Don quichotte en la partageant : ça revient à parler sa langue. Il a accepté le code de la chevalerie se déguisant en chevalier et tenant des propos de chevalier, seule façon d'être entendu de Don Quichotte. C'est ainsi qu'à ma petite mesure j'essaie de reprendre les propos de mes collègues, montrant que je les ais entendus afin de me faire entendre. Mon but n'est pas de les ramener à mes fins, c'est-à-dire à ma vérité, ce qui est le but de Carasco, mais de pouvoir énoncer à mon tour ma version de la vérité à partir de la version de l'autre. C'est toute la différence entre psychanalyse et psychothérapie.

Le collègue qui me disait : pourquoi vois-tu des géants là où il n'y a que moulins à vents ? C'était sa vérité qu'il prenait pour la réalité, ce qu'il appelait la réalité de la clinique ; je pensais la même chose à son endroit, évidemment et ainsi sommes-nous souvent dans nos débats comme des chevaliers se lançant l'un contre l'autre : le chevalier est le garant de la vérité. Avec un peu de recul, disons que chacun est garant de la sienne propre et fait usage de sa force pour réduire l'adversaire à sa merci.

En opérant un circuit qui serait : reprise de la parole de l'autre, puis, nouvelle parole se basant là-dessus, j'espère suivre le modèle psychanalytique plutôt que le modèle héroïque. C'est le modèle du nouage contre celui de l'enlacement, différence topologique que nous allons étudier plus loin.

Ce qui se dégage de ce que je viens de dire, c'est que le conflit se situerait entre l'être le phallus (position féminine) et l'avoir (position masculine), deux désirs contradictoires (présent chez les deux sexes) qui font avancer-reculer l'analyse en fonction des circonstances et de la façon dont on s'arrange avec, que l'on soit homme ou femme.

L'insuspendabilité du désir



Ce que je suspends, dans ma pratique, c'est l'acte, mais non pas le désir, dont je sais la permanence, quoiqu'il en soit de ma volonté.

Ce que je cherche à dire, c'est que, quelle qu'en soit la forme, on y est avec son désir, que ce désir est sexué, que nous le voulions ou non et que tout désir s'appuie sur le désir de l'autre. Si nous ne prenons pas en compte ce désir qui ne se noue que d'un rapport, nous passons à côté de la plaque. Le désir n'est jamais celui de l'individu ou de la personne, comme si celle-ci était un isolat, il est toujours fonction de l'objet du désir qui s'incarne en l'interlocuteur, au moins lorsque celui-ci veut bien s'y prêter.

Autre exemple, au décours d'un rêve :

Je reçois un analysant. Je traverse tout le couloir pour le chercher dans la salle d'attente. C'est le couloir de la maison de mes parents. C'est ma mère qui a du le faire entrer. Je peste un peu contre elle car elle n'a pas suivi mes instructions. je l'entends parler derrière la porte fermée du salon. L'analysant attend dans le couloir après un coude ; il m'est familier, un jeune homme aux cheveux très courts. Très sympathique. Impossible de lui trouver un nom. Pourtant aujourd'hui je vois qui ça peut être, ce gars d'Aubervilliers qui était cinéaste, artiste... je l'accompagne à travers une série de salles très vastes, désertes, la dernière salle est particulièrement vaste et déserte, avec des gravas et des petites feuilles

mortes. Je me dis que ça pourrait être autrement quand même mais si ça me gêne un peu, c'est pas trop quand même. On arrive enfin à mon bureau qui est un dedans dehors. Comme sur une lande à flanc de colline, un espace un peu plus dégagé. Je m'aperçois que, si j'ai fait du feu le matin, il s'est presque éteint. Je n'ai pas pensé à l'alimenter. Zut, il va faire froid. Heureusement, dans un coin, de la pièce, qui n'en est pas une, des braises rougissent encore. Je ramasse du bois ici et là, j'en cherche du sec, et c'est pas facile, vu qu'il a plu. J'en trouve pourtant à la limite d'un toit que je ne vois pas, qui n'est délimité au sol que par une différence sec mouillé (sexe mouillé). L'analysant en trouve aussi de l'autre côté de la « pièce ». Il a fait repartir des feux de son côté. Moi, je le fais repartir sur des braises situées sous une énorme souche. Ça va flamber ! Avec des feux aux quatre coins de cette erre dégagée. Je l'appelle pour qu'il me rejoigne et nous allons pouvoir commencer.

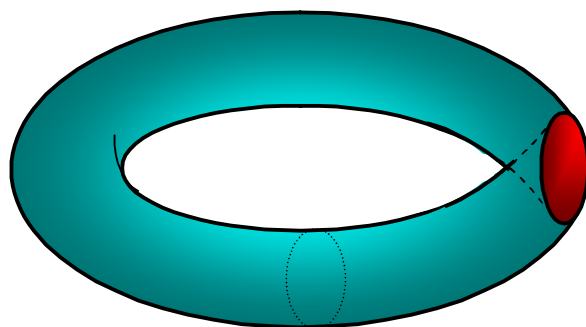
Alors arrive (on m'annonce) la suivante, Isabelle. Je la vois se pointer sous son capuchon noir, grand manteau noir, protégeant ses cheveux longs, blonds et très bouclés. Elle tient un sac, elle semble surgir du brouillard, sous la pluie ou la neige. Je la reçois et je lui dis que la salle d'attente est là, de l'autre côté de la zone qui délimite mon « bureau », c'est-à-dire les 4 feux des 4 coins. Je la prends par les épaules pour lui faire faire volte face. Là bas, même s'il n'y a pas de murs, elle n'entendra rien. Je lui indique la partie basse du terrain, quand nous sommes dans la partie haute.

Isabelle, c'est Dulcinée, elle représente l'archétype de la beauté. Elle ressemble à une pub pour un parfum ou quelque chose comme ça. Un idéal, pas une vraie femme. Pourquoi doit-elle attendre ??? Parce que le désir d'analyse commande.

Cependant, l'analysant c'est moi, comme reste d'analysé chez moi. Le crane rasé du jeune homme est là en antithèse de mes cheveux longs, histoire de faire en sorte que je ne me reconnaisse pas. A la fin de son analyse, cet homme-là, dont j'ai l'image dans mon rêve, s'était laissé pousser les cheveux, sans doute par identification.

Ce reste d'analysé fait que, quand j'accueille mes analysants, et quoi que j'en veuille, c'est chez mes parents et avec ma mère comme « secrétaire » qui ne suit pas mes instructions. Forcément, je n'ai pas été satisfait de ma mère, comme tout le monde, puisqu'elle n'a pas répondu à mon désir incestueux comme je l'aurais voulu.

Mon bureau est un dedans dehors, c'est-à-dire une bouteille de Klein.



C'est le lieu du grand Autre. Ce n'est pas dans moi, ce n'est pas hors de moi et de toute ma fantasmagorie personnelle. Forcément, c'est ma mère qui accueille l'analysant, comme sans doute j'aurais souhaité être accueilli par elle, et comme j'aurais aimé désiré être accueilli par mes analystes. La mère joue toujours le rôle de grand Autre : le langage, commun à tous est pourtant, au départ, étranger à chacun, Autre. C'est avec cette langue commune que nous accueillons l'analysant, cette langue de l'Autre que Lacan nommait aussi lalangue, dépositaire de l'archétype de la beauté c'est-à-dire du déni de la castration. Oui, celle-là, elle peut attendre un peu. Mais rien ne changera le fait que j'ai été accueilli dans le

monde par ma mère, et que c'est elle qui m'a appris à parler...avec cette petite ambiguïté sur la modalité : français ou polonais. Quelque part, on vient en analyse, en effet, pour apprendre à parler. Cet Autre, incarné ici par ma mère, me vole un peu ma place, et c'est bien normal, puisque je ne suis pas sans lui et je ne suis pas sans elle. Le langage est cet outil qui m'est venu de l'Autre, via cet autre appelé maman. Il vient donc de dehors, mais il a fallu que je le fasse mien, en le mettant dedans. Et la meilleure façon de le faire mien c'est de parler c'est-à-dire de mettre dehors ce que j'éprouve dedans. Il n'y a qu'à cette condition que je reconnaitrais moi-même ce dedans du « ça » et du « surmoi » que je ne veux pas reconnaître de prime abord, le considérant comme « dehors » selon l'adage bien connu : c'est pas moi, c'est l'Autre.

J'attends un peu de chaleur de cet accueil. Pas facile, mais l'analysant m'aide à faire repartir les feux. Je regrette la froideur de mes analystes et c'est donc avec chaleur que je désire accueillir mes analysants. Mais c'est à deux que nous soufflons sur les feux du désir : ainsi se construit le transfert. J'accueille donc les analysants *via* ma mère, dans l'appartement de mon enfance, c'est-à-dire dans la langue telle qu'elle me l'a apprise. Ce n'est pas un constat péjoratif. Je considère au contraire que c'est en accueillant les analysants dans ce lieu là qu'ils seront à même de revenir pour leur propre compte à ce qu'a été ce même lieu pour eux.

Autrement dit je ne fais pas autre chose que ce qu'a fait Samson Carasco à l'égard de Don Quichotte : pour ramener les gens à leur village natal, je parle d'abord cette langue dans laquelle ils se situent du point de vue de l'inconscient, c'est-à-dire pour nos chevaliers, le langage codé de la chevalerie. Ce langage n'est autre que celui du défi permanent que le sujet porte à la figure du grand Autre, les géants, les parents, afin de récupérer la place dont il s'est senti délogé.

Autre exemple :

Je retrouve Annie en ville (c'est une analysante), dans un hall de supermarché ou un MacDo. On s'en va. Le camion poubelle recule dans cette entrée. J'ai pas eu le temps de reprendre mon sac à dos gris ; je leur fais donc signe de s'arrêter mais ils ne me voient pas ; le camion fait toute une manœuvre, et finalement après qu'il se soit éloigné je retrouve mon sac intact : il n'a pas passé dessus ; il a été trainé un peu, mais ça va.

Il commence à pleuvoir. Qu'allons-nous faire ? Je propose d'aller aux halles voir un film. On se retrouve dans le camion. Mais je suis dans une nacelle en verre, seul sur le devant du camion, là où il n'y a qu'une place debout, comme dans le nez d'un Dornier, un bombardier de la dernière guerre. La place du mitrailleur de nez. On est sur les routes du Jura. Comme je suis debout devant, c'est à moi de présider la manœuvre. Ça descend. A chaque virage mes pieds touchent la route qui est devenue minuscule, et je dois négocier le lacet de façon à ce que ça passe. En face, sur l'autre versant de la vallée, il y a un village magnifique. J'espère que c'est là où ils vont nous déposer. Paradoxe, je suis censé conduire et je me demande où ils vont me conduire. A un moment je crois bien que je saute d'un bout de route supérieur à un bout de route inférieur, sans passer par les épingles à cheveux. C'est très périlleux.

Finalement ils nous ont laissés sur la grande place du petit village en face. Finalement c'était un bus de tourisme.

Annie est une analysante dont le problème était : manipuler le gens pour faire en sorte qu'ils fassent ce qu'elle veut qu'ils fassent, y compris son mari et ses enfants. Attitude qui entraîne fatalement de nombreuses déceptions, car les autres ne sont pas toujours des marionnettes à disposition. Un jour, elle a pu le formuler ainsi, et j'ai pu le lui souligner. Depuis, ça s'améliore un peu, elle a cessé de penser qu'elle pouvait diriger le monde et les autres comme des pantins. C'est-à-dire comme des parties d'elle-même, c'est-à-dire comme

son phallus. A moins de considérer ce qu'elle parvient à leur faire faire comme un témoignage de son pouvoir sur le monde, donc de son phallus.

Mon sac à dos gris est une partie de moi-même que j'emporte toujours avec moi. Tout est dedans : clefs, ordinateur, pull s'il fait froid, lunettes de soleil, etc. C'est l'accessoire de mon accès au monde, donc mon phallus. J'ai peur que le camion poubelle ne me l'écrase, ce qui veut dire que le camion poubelle, c'est elle, c'est Annie. Manœuvre du camion s'entend donc comme une manipulation d'Annie. J'en réchappe... enfin je souhaite d'en réchapper, de cette castration dont je sens qu'elle la programme à mon égard. Supermarché, MacDo : je la sens comme quelqu'un qui va faire son marché chez les autres pour leur couper le zizi et en faire son quatre-heure. Ou quelqu'un qui va vous foutre à la poubelle sans aucun scrupule. Quand je lui fais signe de s'arrêter, évidemment, elle ne me voit pas ! Je dis ça, car elle est autant à côté de moi que le chauffeur invisible de ce camion poubelle. Elle recule, elle re-cul, en bref, elle encule, elle aussi ! À l'aveugle, c'est-à-dire qu'elle ne voit pas sa place ni sa participation à ce terrorisme qu'elle fait régner autour d'elle. Elle est prête à enculer mon sac à dos ...paradoxe, car c'est comme avec un trou à ordure, un anus, qu'elle va avaler mon sac, et même mon moi tout entier. A l'inverse, on peut y lire mon désir de lui retourner l'amabilité, en offrant mon phallus-sac-à-dos à la béance de son derrière. Ainsi mon désir peut-il fonctionner sur la même ritournelle que le désir de l'Autre : c'est pas moi, c'est l'Autre, qui a un tel désir.

Et puis, c'est moi qui la vois comme un camion poubelle. On dit, « belle comme un camion », c'est une formule très ambiguë (et obsolète aujourd'hui), car le camion est gros et puissant comme un homme, mais aussi beau et rutilant comme une femme qui en rajoute. Bref, si on dit ça, c'est que ça s'adresse à une femme phallique.

Mon rêve la décrit comme certainement plus méchante qu'elle n'est. Telle est, du moins, la façon dont l'inconscient l'a perçue ; loin de moi l'idée de la réduire objectivement à cela. C'est ma terreur que je décris, plus que ce qu'elle est elle-même. Terreur de son désir à mon égard, terreur de comprendre que j'aimerais bien, finalement, lui retourner ce que je suppose de son désir. Dans le conscient, je ne suis évidemment pas terrorisé, puisque je ne me rends absolument pas compte de ces représentations inconscientes. Compte tenu du rêve précédent, il est possible aussi que j'aie ainsi accueilli en moi une image d'elle condensée avec celle de ma mère lorsque, se préoccupant un peu trop à mon goût, de ma « constipation » elle m'enfonçait régulièrement une canule dans le cul au prétexte de lavement. C'est aussi une forme de manipulation, celle dont j'ai le souvenir profondément et douloureusement gravé dans ma mémoire. Autant le savoir afin de tenter d'effectuer une partition des choses. Cette référence-là m'aide autant qu'elle me nuit dans ma façon de recevoir les dires de mon analysante. Elle *nous* nuit si je n'en sais rien et si, croyant lui répondre, je réponds à ma mère, me défendant d'une agression potentielle. Elle *nous* aide, en revanche à appréhender l'effet que cette femme peut produire sur son entourage sans s'en rendre compte.

Pour me sauver, je propose d'aller aux halles voir un film : on retrouve le hall du supermarché, mais les halles, c'est le centre commercial du centre de Paris ; moi, si j'y allais à une époque, ce n'était pas pour le shopping, mais pour le cinéma. Pour échapper à la pluie, c'est-à-dire éviter de me mouiller dans cette histoire, c'est-à-dire esquiver la castration menaçante par cette dame ; je préfère aller au cinéma, c'est-à-dire me faire un film, un fantasme, celui dans lequel je serais *d'évidence* le conducteur du camion. C'est le cas, bien que je sache que le conducteur est derrière moi, comme si ça inversait le sens de l'analyse, car dans la séance, c'est moi qui suis derrière. Toujours la peur de me faire enculer quelque part, mais là *je me place* dans cette position ambiguë : je conduis, mais par délégation du conducteur, qui sait bien qu'il voit moins bien la route que moi. Au fond, c'est une bonne description de l'analyse. De ce que *je désire* que soit l'analyse ! Ainsi je saute des étapes, je saute d'un bout de chemin à un autre, en évitant les boucles, dites aussi épingles à cheveux.

J'évite ainsi de me faire épingler (de me faire avoir). Je voudrais éviter les lenteurs et les méandres de l'analysante. Je saute des étapes.

Je suis sur le devant de ce camion comme un appendice, comme le phallus de l'autre, et pourtant je cherche à faire valoir mon phallus, c'est-à-dire le fait d'en avoir un, en imprimant au véhicule un chemin conforme à mes désirs. Je nous place dans un paysage très beau, c'est-à-dire dans l'illusion, dans ce que je souhaite voir, autre avatar de l'Isabelle du rêve précédent. On pourrait aussi en parler en termes d'archétype, le beau paysage comme la belle femme. Je me demande si le camion va vers ce si beau village, c'est-à-dire si c'est le désir du conducteur ; comme par hasard, il y va, c'est-à-dire qu'il a accompli mon désir et non le sien. J'ai donc inversé le processus de manipulation que cette dame me décrit - du moins tel que je l'ai entendu - dans ce qu'elle met en scène de sa vie : pour m'éviter la castration. C'est donc que je me suis complètement identifié à cette dame : le manipulateur, c'est moi.

L'image du mitrailleur de nez d'un bombardier qui me vient au moment de décrire la situation est explicite : on est en guerre, et s'il y a un mitrailleur, c'est moi, celui qui tire dans tous les coins, identifié à SON phallus, puisque je suis l'organe qu'elle trimbale sur son devant, celui capable de tirer un coup (= faire l'amour). Donc ce n'est pas moi, je ne suis que son organe. C'est moi *et* ce n'est pas moi.

Peut-être pourrais-je en déduire qu'elle fait tout ça pour s'éviter à elle-même la castration. Je me bornerais à repérer ce qu'il en est de ma position par rapport à elle.

Bref, mon désir n'est pas joli-joli, là, mais c'est la caractéristique de tout désir. Si je ne fais que lui renvoyer en miroir sa propre attitude, ça va pas aller bien loin ; or, ce n'est pas ce que j'ai fait, il semble, puisqu'elle en est sortie, de cette attitude, en partie du moins. Alors le rêve vient dire que je refoule ce désir, parce que le désir que l'analyse avance est le plus fort, le prix à payer étant ce refoulement. Ce serait la différence entre le désir de l'analyste – lui renvoyer en miroir sa manipulation – et le désir d'analyste – lui permettre d'analyser son attitude.

Pourtant le rêve indique que ce qui n'est pas analysé, dans son analyse, c'est ce rapport à moi dans lequel je sens – ou je crains ? – qu'elle ne m'instrumentalise comme les autres ; c'est à l'égard des autres qu'elle a analysé le truc, pas à mon égard. Alors, on pourrait dire que c'est le boulot inconscient de l'analyste que de devancer un peu l'analyse de l'analysante : être devant malgré l'éthique qui voudrait que ce soit à elle d'être devant ! Bref le désir de l'analyste est mis en scène autant que le désir de l'analyste ; tout deux sont présents et contradictoires, source des résistances de l'analyste.

Faut bien faire avec.

Le désir est donc présent, double et contradictoire, désir de l'analyste et désir d'analyste, disons désir d'analyse. Il est sexué, car il s'agit de savoir qui est le phallus de qui, et qui ayant risqué de perdre son phallus, cherche à se le récupérer dans un film c'est-à-dire un fantasme, c'est-à-dire dans un rêve dans lequel le fait d'être conduit (manipulé, n'avoir pas le phallus, c'est-à-dire être celui de l'autre) se combine avec le fait de conduire (avoir le phallus réaliser son désir, tout étant le phallus de l'autre, qui réalise ainsi lui aussi son désir, tel que je l'imagine, de manipuler l'autre).

Désir inconscient de l'analyste, qui est désir de maîtrise, désir d'aller plus vite, désir d'être celui qui conduit et non celui qui se laisse conduire, désir d'accueillir comme j'aurais souhaité être accueilli, par ma mère et par mes analystes. Tout cela, il faudrait que ce soit dehors, eh bien malgré moi, c'est dedans, comme dans toute relation transférentielle.

Ainsi en est-il de Samson Carasco. Il se précipite la lance en avant contre Don Quichotte, afin de se démontrer le plus fort et faire valoir sa lance contre la sienne, son phallus contre le sien, sa parole contre la sienne, et ainsi faire en sorte qu'il revienne à son village natal. Lors de son dernier combat victorieux, l'auteur nous signale que, juste avant le choc de la rencontre des chevaliers, il relève sa lance afin de ne pas blesser Don Quichotte, le

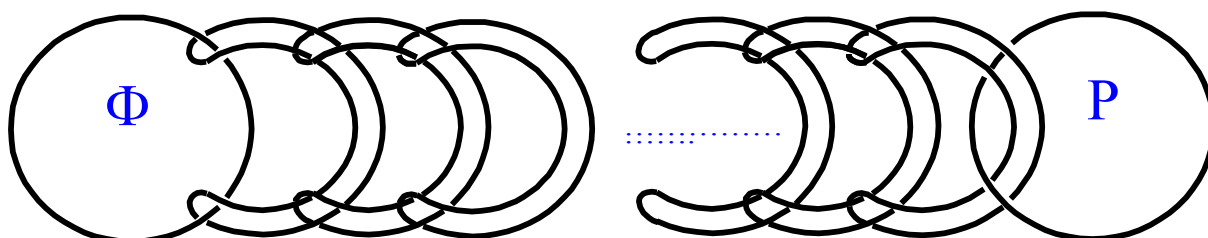
but étant de seulement le faire rouler à terre. Ainsi en est-il de l'analyste qui, averti par l'analyse qu'il a fait de son propre transfert, évite de se précipiter contre l'autre en lui renvoyant l'exact miroir de son image. Il opère le petit pas de côté par lequel l'analysant va se rendre compte de lui-même en retournant sur la scène où il né.

Certes, la première motivation de Samson Carasco est charitable : faire revenir Don Quichotte chez lui. Mais au colloque, Annick Bianchini nous avait rappelé que, ayant été défait lors de sa première tentative de combat, notre aimable bachelier avait aussi nourri en son sein le serpent de la vengeance. Sans cet auxiliaire venimeux, se serait-il risqué à une seconde aventure ? sans un désir de l'analyste, se lancerait-on à poursuivre un désir d'analyse ?

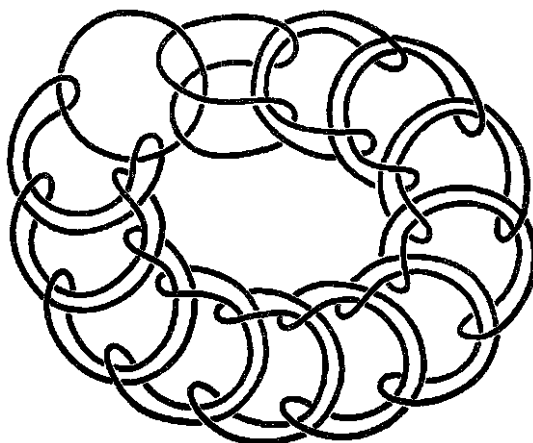
Note technique

(Dont on verra qu'elle n'est finalement pas si technique que ça)

Reprenons le dessin manquant à la démonstration de Lacan rapportée dans *Encore* :

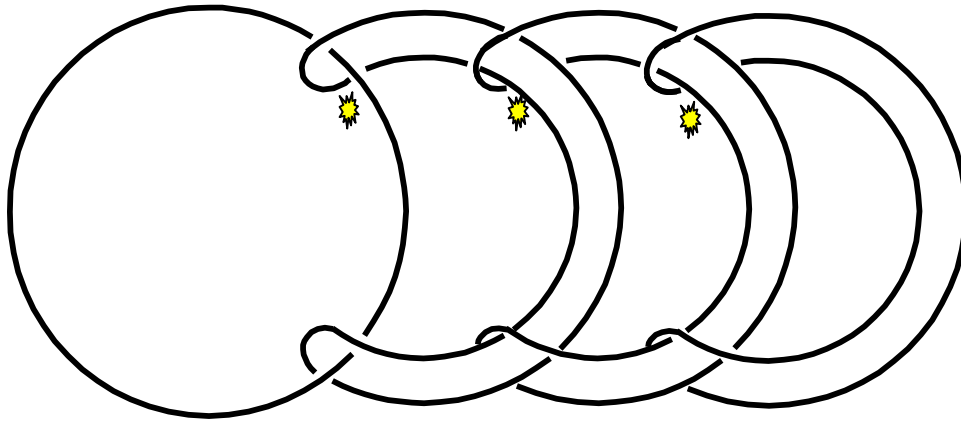


Outre le raboutage non encore opéré, on remarquera deux différences entre la chaîne dessinée ci-dessus et le dessin proposé dans *Encore* :



Première différence

Dans ce dernier, chaque rond plié est relié au suivant par ce qui apparait comme une alternance de dessus dessous :



Ceci donne une impression de relief accrue, et c'est peut-être cela qui était recherché par le dessinateur. Le message subliminaire qui est ainsi transmis par ce dessin, c'est qu'il ne s'agit pas d'un dessin et que nous travaillons sur les nœuds réels. Or, il s'agit bien d'un dessin. Comme dans l'usage de la perspective en peinture, l'artiste donne l'illusion d'une troisième dimension là où elle n'est pas. Autant dire que nous sommes devant l'un des fondements de l'humanité que la chaîne essaie de traiter d'une autre façon : la castration, c'est-à-dire le fait que tout le monde, garçons et filles, situent, dans l'enfance, un phallus là où il n'est pas : sur le corps féminin.

Il se trouve que je considère le nœud réel, celui dont on parle comme étant construit de ronds de ficelles, n'a qu'une dimension ; (coupé) - (non coupé). Je rappelle que je définis la dimension comme cette coupure qui sépare deux pôles : dessus-dessous, haut-bas, devant-derrrière. Or, du nœud réel on ne peut dire qu'une chose :

-si on en coupe un, tous sont libres : alors c'est un nœud borroméen

-si on en coupe un, seul celui là se détache occasionnant une rupture dans la chaîne, mais de chaque côté, les autres restant accrochés. Alors ce n'est pas un nœud borroméen, c'est un enlacement.

Ceci constitue à proprement parler LA dimension *réelle* du nœud : comme les autres dimensions, qui sont des polarités, (haut-bas, dessus-dessous, devant-derrrière), la dimension nodale se joue sur cette polarité : coupé/non-coupé.

Car, si nous appréhendons un nœud borroméen dans l'espace, nous oublions en général, comme pour tout objet, que NOUS appréhendons, c'est-à-dire que nous développons un point de vue et que ce point de vue établit à notre insu une mise à plat. Par exemple, nous voyons tel brin dessus ... par rapport à nous, qui regardons. Car, pour quelqu'un situé en face de nous, ce brin sera dessous. Idem pour droite et gauche. Par conséquent, dans le dit réel, les dimensions que nous ajoutons sont le fait de notre point de vue, ce qui revient à une mise à plat. Ce réel n'est pas le réel, il est déjà un imaginaire structuré par le symbolique.

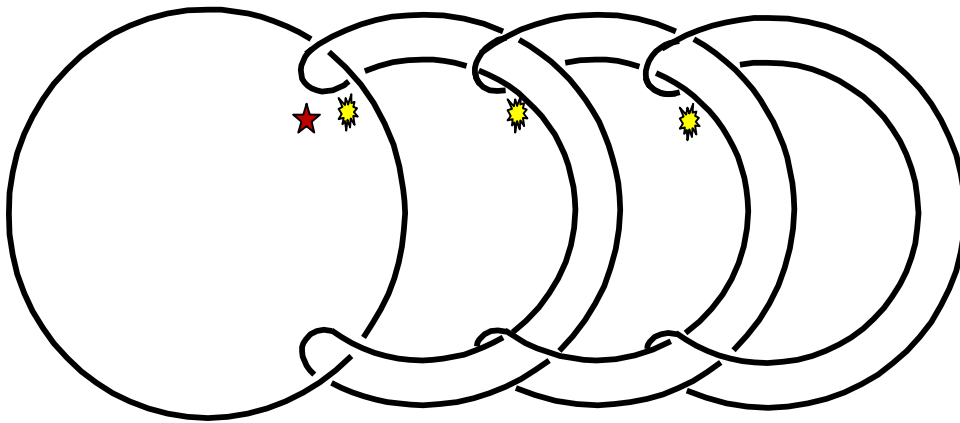
Par contre, lorsque nous nous cantonnons à une seule dimension (coupé) - (non coupé), ce n'est pas qu'il s'agit du réel comme tel, qui, selon la définition de Lacan, reste impossible, mais c'est une réalité se situant à la limite de son champ avec celui du réel. La coupure occasionnée par la mise à plat c'est-à-dire par la perte de la troisième dimension, s'apparente à cette première coupure qui, distinguant un sujet et un autre, met en présence un sujet et un objet. C'est la coupure qui crée de la dimension en séparant des pôles. C'est donc la coupure qui crée l'espace, celui de la réalité telle que nous la concevons faite de réel noué à l'imaginaire et au symbolique. Nous retrouvons ici la définition de l'espace de Poincaré.

Ainsi, dans l'enlacement, cette coupure n'est-elle pas opérée, et on ne peut pas l'y opérer. Chaque rond pénètre dans le trou d'un autre qui le pénètre en retour. L'usage de ce mot, pénétrer, n'est pas sans quelque évocation sexuelle. J'y lis la structure de ce qui apparaît

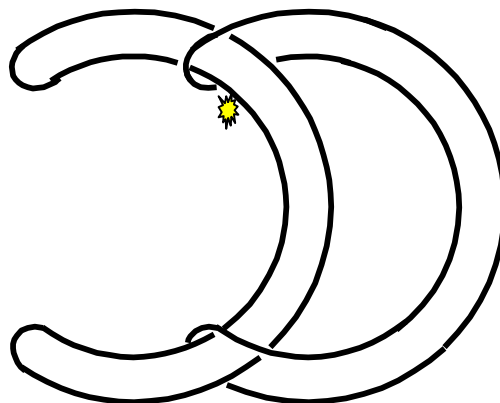
si souvent au décours d'une cure, celle d'un viol subi dans l'enfance et situé comme la source des tourments du sujet. De là à ce que le sujet y situe sa propre naissance, il n'y a qu'un pas. Souvent, ce viol ne fait que donner une forme métaphorique à un viol auquel le sujet pense avoir assisté : la scène primitive, autrement dit, un coït des parents censé être celui de la conception même du sujet qui y assiste. Qu'il y ait réellement assisté ou non, qu'un viol réel soit venu dans son histoire donner une consistance à ce fantasme, cela n'en constitue pas moins le socle et le fondement de tout un chacun. J'ajouterai, le fondement *paranoïaque* de tout un chacun. Tel est l'enlacement.

Ainsi une chaîne borroméenne constituant l'histoire d'un sujet peut-elle être barrée d'un ou plusieurs fermoirs en forme d'enlacement. Ce sont les symptômes. Elle peut être constituée uniquement d'enlacements, et c'est la paranoïa envahissant toute la vie d'un sujet. Une coupure dans le fermoir, s'il n'y en a qu'un, occasionne la libération de toute la chaîne, ce qu'on appelle schizophrénie. Mais il peut y avoir plusieurs fermoirs qui donnent ici un symptôme névrotique, là un symptôme paranoïaque, avec des coupures schizophréniques localisées, laissant subsister des éléments de chaîne entre deux fermoirs intacts.

Deuxième différence

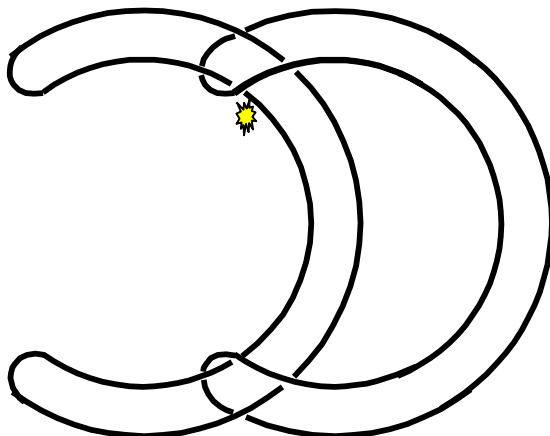


Essayez d'isoler l'un des accrochages, tels que dessiné dans *Encore* :

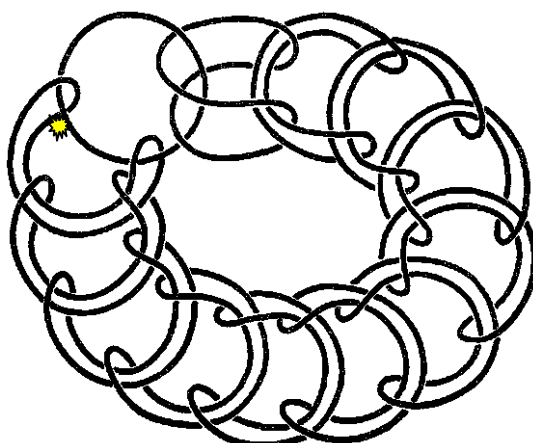


Tirez la demi-lune de gauche par l'un de ses bouts : vous la verrez sortir sans peine de la demi-lune de droite. Ceci témoigne de cette caractéristique borroméenne : aucun rond ne pénètre le trou de l'autre.

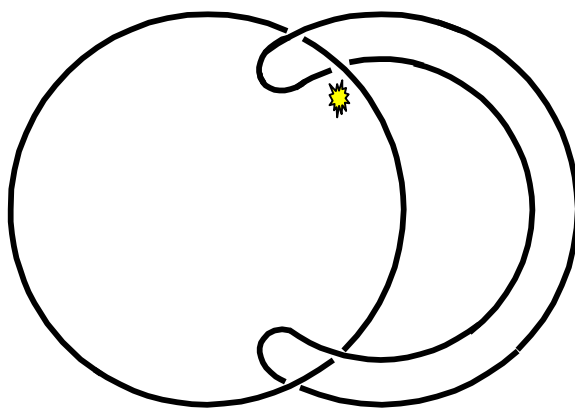
Dans l'écriture que j'ai proposée, car je la tenais pour plus lisible, on a exactement la même caractéristique réelle : si l'on tire la demi lune de gauche par l'un des bouts, elle va sortir sans peine de celle de droite :



Par conséquent ces deux écritures sont, sur le plan de la réalité, équivalentes. Elles sont borroméennes toutes les deux. Sauf au moment où la chaîne homogène rencontre un hétérogène à savoir le rond non plié :

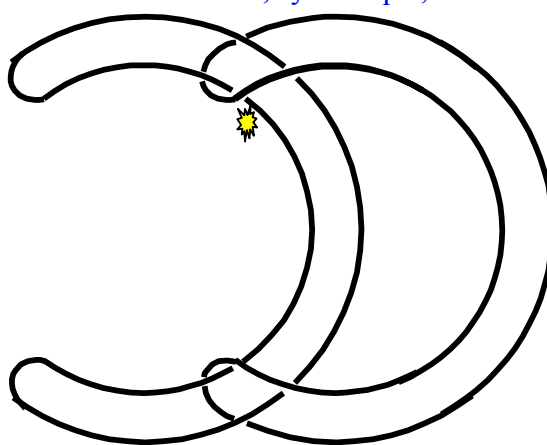


Car le rond suivant n'étant plus plié, il ne peut pas sortir des oreilles du dernier rond plié :

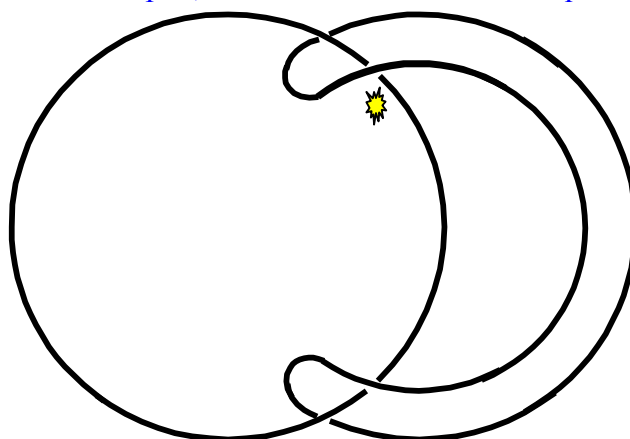


Ou, dans une autre manœuvre, il n'est pas possible de réduire la pliure en rabattant le bord interne du rond plié vers la gauche. Il s'agit d'une erreur dans le dessin publié dans *Encore*, erreur qui introduit ici un enlacement au sein du nœud borroméen⁵, lui faisant perdre sa caractéristique borroméenne à cet endroit là. Partout ailleurs, si on en coupe un, tous sont libres, sauf ici : les deux continuent à tenir ensemble. Inversement, si on coupe ici, on supprime l'enlacement et alors tous sont libres. Ceci pourrait s'interpréter comme une fixation comparable à un symptôme. Par exemple un signifié qui serait toujours le même, impossible à dénouer, comme une phobie : le cheval déclenchera toujours l'angoisse, malgré tout ce qu'on pourra dire sur l'aspect inoffensif de chevaux, car le cheval est accroché à une seule signification insue : le père comme rival renvoyant au sujet sa propre agressivité. On voit en quoi consiste alors le travail de l'analyse : redonner à ce rond son aspect plié de façon à ce qu'on puisse l'entendre de deux oreilles : le père, le cheval, ce qui rend la liberté à l'ensemble.

C'est pourquoi j'avais préféré l'autre modalité, symétrique, d'accrochage de ronds :



Car, en parvenant au rond non plié, elle conserve la caractéristique borroméenne :



Ici, on peut parfaitement rabattre la partie interne du rond plié vers la gauche, libérant ainsi les deux l'un de l'autre.

⁵ Merci à Marie-Laure Caussanel de m'avoir signalé cette erreur, ainsi que pour toute la discussion autour de cette chaîne qui m'a permis d'aboutir à la finalisation de ce texte.

Conclusion



C'est ainsi que je suis Don Quichotte : comme lui, je m'invente un monde de rêve, à cette différence près que, pourrais-je dire, je sais que le mien est un monde de rêve, tandis qu'il prend la réalité pour ce qu'il rêve à partir des romans de chevalerie. Je peux le dire, une fois éveillé ; mais au moment du rêve, à ce monde de géants et d'enchanteurs, j'y crois. Et qui me dit que, une fois réveillé, je ne vais pas refouler ce monde... qui va continuer son travail de façon souterraine, dictant à mon insu mes silences autant que mes réponses au moment de l'acte analytique ? Qui nous dit que, en nous référant essentiellement aux chevaliers de l'inconscient, Freud et Lacan, nous ne nous bâtissons pas un monde semblable à celui des romans de chevalerie ? Notamment lorsque nous ne travaillons que sur la théorie sans jamais nous mettre en jeu dans la réalité de notre pratique ?

De s'inventer un monde conforme à ses désirs, Don Quichotte s'en fait le maître putatif (empereur) au prix de devenir la marionnette des habitants du monde réel qui sont les véritables enchanteurs, ne cherchant qu'à le duper, soit à des fins de confort égoïste, comme Sancho, soit à des fins thérapeutiques, pour le ramener à son village, soit à des fins de pur divertissement. La véritable thérapie a consisté à se faire son alter ego, le chevalier aux miroirs, puis chevalier à la blanche lune, allant chercher Don Quichotte dans son monde de rêve en en acceptant les codes, c'est-à-dire la langue. De même ai-je fait en allant chercher les codes de la langue commune que nous avons bâtie, l'analysant et moi, tous les deux dupes de cette langue cryptée par nos propres soins insus.

samedi 30 octobre 2010

Sommaire

Réalité et fantasme, moulins et géants, complexe d'Œdipe et complexe de castration, saint Georges et saint Michel	2
...Base structurale.....	6
Don quichotte, c'est moi.	11
Quelle référence ?	13
La référence au monde extérieur : qu'est-ce qu'un espace ?	14
La référence à une femme : Dulcinée.....	15
La référence aux livres	17
Autoréférence.....	18
Logique de l'autoréférence	21
Les références de l'analyste.....	25
D'un rêve à l'autre : transfert de signification ou identité structurale ?.....	31
LE PARADOXE DE LA CASTRATION	34
Le suspend du désir.....	42
L'insuspendabilité du désir.....	43
Note technique	48
Première différence	48
Deuxième différence	50
.....	51
Conclusion.....	53